



LE TRÔNE DU ROI :  
DÉFÉQUER À LA COUR

# LES SECRETS CRADES DE L'HISTOIRE



LES TOILETTES  
PUBLIQUES ROMAINES :  
LIEU DE SOCIABILITÉ...  
ET D'HÉMMORROÏDES

SEXE, MALPROPRETÉ  
ET AUTRES DÉLICES DU PASSÉ



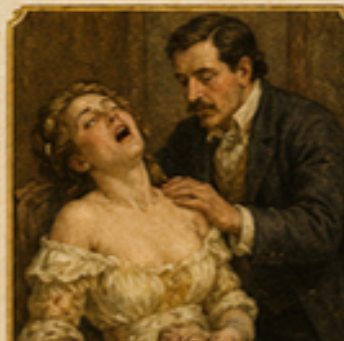
L'URINE, ÉLIXIR  
DE SANTÉ AU  
MOYEN ÂGE



LES PIERRES  
D'ESTOMAC DE CERF  
COMME ANTIDOTE



SE SAIGNER  
POUR GUÉRIR  
UNE GRIPPE



L'HYSTÉRIE FÉMININE  
TRAITÉE PAR MESSAGES  
TRÈS CIBLÉS



## HÉRODOC

LA CHAÎNE HISTOIRE

L'HISTOIRE COMME ON NE VOUS L'A JAMAIS RACONTÉE

# LES SECRETS CRADES DE L'HISTOIRE

SEXE, MALPROPRETÉ  
ET AUTRES DÉLICES DU PASSÉ



**HÉRODOC**

LA CHAÎNE HISTOIRE



# INDEX

Chapitre 1 HYGIÈNE & MALPROPRETÉ	○————○	<b>04</b>
Chapitre 2 MÉDECINE DOUTEUSE & REMÈDES FOUS	○————○	<b>25</b>
Chapitre 3 SEXE, CORPS & TABOUS	○————○	<b>46</b>
Chapitre 4 SUPERSTITIONS, CROYANCES & MAGIE	○————○	<b>67</b>
Chapitre 5 ROYAUTÉ & VIE DE COUR	○————○	<b>87</b>
Conclusion	○————○	<b>109</b>



CHAPITRE 1

# HYGIÈNE & MALPROPRETÉ



# 1 LE TRÔNE DU ROI : DÉFÉQUER À LA COUR

À Versailles, le roi Louis XIV disposait d'une chaise percée, appelée "chaise d'affaires", souvent installée à quelques mètres seulement de ses courtisans. Il n'était pas rare qu'il y reçoive des visiteurs, notamment ses ministres.

Ce n'était pas une excentricité : c'était un privilège d'assister à tous les moments de la vie du roi, même les plus intimes.

Certains courtisans observaient la scène avec le plus grand sérieux, et les valets utilisaient des linges de lin fins pour nettoyer le souverain. La proximité avec les fonctions naturelles du monarque incarnait le pouvoir dans sa forme la plus absolue.



# L'URINE, ÉLIXIR DE SANTÉ AU MOYEN ÂGE

Jusqu'à la Renaissance, l'urine était considérée comme un fluide thérapeutique précieux. Les médecins pratiquaient ce que l'on appelait : uroscopie, examinant la couleur et la consistance du liquide dans des fioles en verre pour établir un diagnostic.

Mais l'usage ne s'arrêtait pas là : on buvait de l'urine pour soigner l'angine, on en appliquait sur la peau contre l'eczéma, et certains la mélangeaient à du miel pour en faire des collyres ophtalmiques.

Elle servait aussi de détergent pour blanchir les tissus, grâce à l'ammoniaque qu'elle contenait naturellement.



# COMMENT LES NOBLES ÉVITAIENT LES BAINS... AVEC PANACHE

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le bain est perçu comme dangereux pour la santé : l'eau chaude ouvrirait les pores et laisserait entrer les miasmes. Les nobles préfèrent donc se faire frictionner avec des linges secs et changer fréquemment de chemise, parfois plusieurs fois par jour.

Les couches de vêtements servaient aussi à masquer les odeurs corporelles. Un homme bien né pouvait se vanter de ne pas s'être baigné depuis des années.

On portait perruques, gants, chapeaux, et même des petites éponges parfumées cousues dans les doublures, censées désodoriser sans mouiller la peau.



# LE PARFUM COMME CACHE-MISÈRE CORPOREL

À la cour de Louis XV, le parfum est partout. Pas seulement sur la peau : on en imprègne les éventails, les gants, les mouchoirs, les robes, les perruques, et même les papiers officiels.

On parfume aussi les meubles, les murs et les rideaux. Cette obsession olfactive n'est pas qu'un caprice de luxe : elle masque une réalité olfactive accablante. Les égouts sont inexistantes, les corps rarement lavés, et les appartements royaux puent la sueur, le musc, l'urine et la poussière.

Le parfum devient un rempart chimique contre une atmosphère saturée de relents.



# LES TOILETTES PUBLIQUES ROMAINES : LIEU DE SOCIABILITÉ... ET D'INCONFORT PARTAGÉ

Dans la Rome antique, aller aux toilettes n'avait rien de privé. Au contraire, c'était une expérience collective et sociale.

Les latrines publiques étaient nombreuses, ouvertes à tous, avec une rangée de bancs en pierre percés sans cloison ni séparation. Les citoyens venaient y discuter, philosopher, négocier, tout en... faisant leur besoin.

Une habitude qui peut nous sembler étrange, mais qui participait à une certaine idée de la camaraderie civique.

Pour l'hygiène intime, on utilisait un tessorium : une éponge fixée sur un bâton, trempée dans de l'eau vinaigrée. On ne sait pas avec certitude si cette éponge était partagée systématiquement ou si chacun en avait une. Les sources sont peu claires, mais le geste est confirmé.

De même que la présence de parasites intestinaux, comme les œufs de trichocéphales ou d'oxyures, retrouvés dans des fosses latrines fouillées par les archéologues.



# LE POT DE CHAMBRE LANCÉ PAR LA FENÊTRE

Dans les villes médiévales, l'évacuation des besoins ne posait guère de problème d'éthique ou de salubrité.

Il suffisait d'ouvrir la fenêtre et de hurler "Gare à l'eau !" avant de jeter le contenu du pot de chambre dans la rue. À Paris, un arrêt du Parlement de 1348 interdisait ce geste... mais il était rarement respecté.

Les passants se couvraient la tête ou se collaient aux murs pour éviter les éclaboussures. Les ruelles empestées mêlaient urine, boue, restes alimentaires et crottin de cheval, transformant les chaussées en véritables cloaques.



# POURQUOI LES MENDIANTS DU XVIIIE NE SENTAIENT PAS PIRE QUE LES BARONS

Au siècle des Lumières, la différence d'odeur entre les classes sociales n'était pas toujours en faveur des élites. Les nobles, bardés de vêtements somptueux, se lavaient peu, de peur de déséquilibrer leurs humeurs internes. Ils se contentaient de changer de chemise ou de se parfumer.

Les mendiants, eux, vivaient dans la crasse, mais à l'air libre, exposés au vent et à la pluie, ce qui évitait les accumulations d'odeurs stagnantes typiques des salons moisis.

Des témoignages de domestiques racontent que certains aristocrates empestaient plus qu'un vagabond.



# LES GRANDES PESTES : COMMENT ON SE PARFUMAIT À L'AIL

Au plus fort des épidémies, on pensait que les miasmes, ces airs viciés, transportaient la maladie. Pour s'en protéger, on garnissait les masques à bec des médecins de la peste avec des herbes, mais aussi de l'ail, de la lavande, ou du vinaigre.

Certains citoyens coinçaient une gousse d'ail sous leur langue, ou dans leur narines, pensant purifier l'air respiré.

Des chroniques de Marseille en 1720 décrivent des marchands vendant des "bouquets d'odeur" à base d'ail, censés tenir la mort à distance, mais qui parfumaient surtout les rues d'un relent d'échalote.



# LES CHAUSSETTES QU'ON NE LAVAIT JAMAIS

Les chaussettes en laine, ou “bas” dans le vocabulaire d'époque, étaient des articles précieux. On en possédait peu, souvent une seule paire. Lavées trop souvent, elles perdaient leur tenue ou se déformaient. Résultat : on les portait jusqu'à l'usure, quitte à ce qu'elles soient raides de crasse.

Dans les registres de dot du XVIIe siècle, on retrouve parfois la mention “deux paires de bas de laine”, signe d'une richesse modeste mais non négligeable.

Certains soldats de la guerre de Trente Ans racontent avoir gardé leurs bas plusieurs mois d'affilée, jusqu'à ce qu'ils tiennent debout tout seuls.



# L'ART DE SE GRATTER LES POUX EN RÉUNION

Sous l'Ancien Régime, avoir des poux n'était ni rare ni honteux. Ils pullulaient sur les perruques, les bonnets, les chemises. Lors des réunions de conseil ou des audiences, on pouvait voir des seigneurs ou des membres du clergé se gratter ostensiblement le cuir chevelu ou le col.

On utilisait des "grattoirs à poux" en bois ou en os, parfois incrustés d'argent.

Le duc de Saint-Simon rapporte dans ses mémoires que certains courtisans, en pleine audience royale, s'occupaient plus de leur nuque que du discours du roi, dans un concert discret mais persistant de grattements.



# LES CHEVEUX POUDRÉS... REMP LIS DE BESTIOLES

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les aristocrates ne sortaient jamais sans leur perruque, symbole d'élégance et de statut. Mais ces lourds montages de crin ou de poils d'animaux, enduits de poudres à base de farine, de craie ou de plâtre, attiraient rapidement une faune peu recommandable.

Les poux s'y logeaient par dizaines, les mites y faisaient parfois leur nid, et même les souris, dans les cas extrêmes, ont été signalées dans des perruques oubliées. Pour tenter de limiter les dégâts, on rangeait les perruques dans des cages grillagées et on utilisait des poudres insecticides à base de soufre ou de tabac.

Certains domestiques étaient chargés de « brosser la vermine » chaque matin avant que le noble ne s'affiche en public, bien coiffé... et plein de secrets.



# LES DESSOUS ROYAUX : CULOTTES CHANGÉES UNE FOIS PAR MOIS

À la cour, le changement de linge n'était pas quotidien, loin de là. Les sous-vêtements, en lin fin, étaient coûteux et leur lavage fastidieux.

Certains membres de l'aristocratie, y compris des rois, portaient leurs culottes pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines. Le linge personnel était comptabilisé et géré avec soin par les valets, mais les usages restaient très éloignés des standards d'hygiène modernes.

Il n'était pas rare qu'un noble conserve la même chemise tant qu'elle paraissait encore propre à l'œil.



# COMMENT ON LAVAIT UN BÉBÉ... AU VINAIGRE

Dans de nombreuses régions d'Europe, on lavait les nouveau-nés avec une solution d'eau vinaigrée, parfois mélangée à des herbes ou du sel.

Cette pratique visait à "endurcir" l'enfant et à le protéger contre les maladies.

On frottait doucement la peau du bébé avec un linge imbibé, dans une logique de purification et de prévention.

Des traités médicaux du XVIe au XVIIIe siècles décrivent ces soins comme étant bénéfiques, malgré leur rudesse apparente.



# LE PIPI RELIGIEUX DES ERMITES SAINTS

Certains ermites chrétiens, comme Siméon le Stylite ou Pierre d'Alcantara, vivaient dans un tel dénuement qu'ils rejetaient toute forme d'hygiène corporelle.

Les récits hagiographiques rapportent qu'ils portaient les mêmes vêtements pendant des années, refusaient les bains et vivaient parfois au milieu de leurs propres excréments.

Ce rejet du confort matériel était vu comme une forme de sainteté. Les détails précis de leurs habitudes urinaires ne sont pas documentés, mais leur état de saleté était si extrême qu'il frappait les contemporains.



# LES CROTTES DE CHIEN DANS VERSAILLES

Le château de Versailles était envahi de chiens, appartenant aussi bien au roi qu'aux courtisans. Ils circulaient librement dans les couloirs, les salons et même les appartements privés.

Faute de personnel dédié au nettoyage, les excréments s'accumulaient souvent. Madame de Maintenon se plaint, dans une lettre, de l'odeur "insupportable" dans certaines pièces.

Des domestiques étaient chargés d'éponger discrètement les flaques ou de ramasser les crottes avant les grandes cérémonies. Mais entre deux visites officielles, les lieux n'étaient pas toujours impeccables.



# CE QUE CONTENAIT VRAIMENT UN MOUCHOIR PARFUMÉ

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les mouchoirs en dentelle étaient des accessoires de luxe... mais aussi des armes olfactives. Dans les rues empuanties de Paris, on y glissait des parfums capiteux, certes, mais surtout des substances plus inattendues.

Certains y ajoutaient de la poudre de muscade, du vinaigre des quatre voleurs ou même quelques gouttes d'ammoniaque diluée. L'objectif n'était pas tant d'embaumer, mais de neutraliser les odeurs corporelles et les émanations de la ville.

Dans certains traités médicaux, le mouchoir parfumé est même recommandé comme protection contre les « miasmes », ces exhalaisons jugées responsables de la peste ou de la syphilis. Le mouchoir devient alors un outil de survie dans un monde saturé d'odeurs fétides.



# LES SEIGNEURS PUANTS DE LA CROISADE

Les chevaliers partis en Terre sainte n'avaient rien de frais. Les chroniques des XIIe et XIIIe siècles regorgent de récits d'hygiène douteuse.

Certains croisés passaient des mois, voire des années, sans véritable bain. L'eau était rare, suspectée de véhiculer des maladies, et on préférait parfois simplement changer de tunique, ou la retourner. L'historien Guillaume de Tyr décrit les guerriers croisés comme couverts de sueur, de poussière et de sang séché, souvent infestés de poux et de gale.

Dans certaines armées, on se reconnaissait à l'odeur avant même d'apercevoir la bannière. Les conditions climatiques et le manque de logistique rendaient la toilette impossible, même pour les plus nobles des chevaliers.



# LES SERVANTES DÉSODORISANTES DE LA COUR

Sous l'Ancien Régime, dans certaines grandes maisons aristocratiques, les domestiques avaient une mission peu enviée : servir de filtre odorant.

Certaines femmes de chambre portaient des sachets de plantes aromatiques accrochés à la ceinture ou glissés dans leur corsage. Elles étaient chargées de marcher quelques pas devant leur maîtresse dans les couloirs mal aérés, saturés de relents d'urine ou de renfermé.

Ce dispositif, attesté dans des lettres de la duchesse de Chartres, visait à améliorer l'expérience olfactive des dames de haut rang. On utilisait de la lavande, du thym, du benjoin ou des écorces d'agrumes. À Versailles, ce rôle était officieusement reconnu et réservé aux plus dociles des domestiques.



# LES BAINS COLLECTIFS À 15 DANS LA MÊME EAU

Avant que les bains publics ne disparaissent au XVI<sup>e</sup> siècle pour cause de syphilis et de suspicion morale, ils étaient des lieux de détente... et de promiscuité.

À Paris, Cologne ou Milan, il n'était pas rare que plusieurs individus, hommes et femmes mêlés, partagent une même cuve d'eau tiède.

Certains établissements affichaient jusqu'à 15 baigneurs dans un même bassin, parfois avec des enfants et des serviteurs. L'eau n'était changée qu'une fois par jour, et l'on y voyait flotter poils, résidus de savon, parfois même des restes alimentaires.

Les bains n'étaient pas perçus comme un moyen de se laver, mais de se réchauffer, discuter ou flirter. La puanteur ambiante était parfois masquée par des herbes bouillies jetées dans la cuve.



# LES CURE-OREILLES EN ARGENT.. PARTAGÉS EN FAMILLE

Les cure-oreilles, ou « oricula », étaient des petits instruments métalliques utilisés depuis l'Antiquité. Au Moyen Âge et à la Renaissance, ils devenaient parfois de véritables objets de luxe, en ivoire ou en argent.

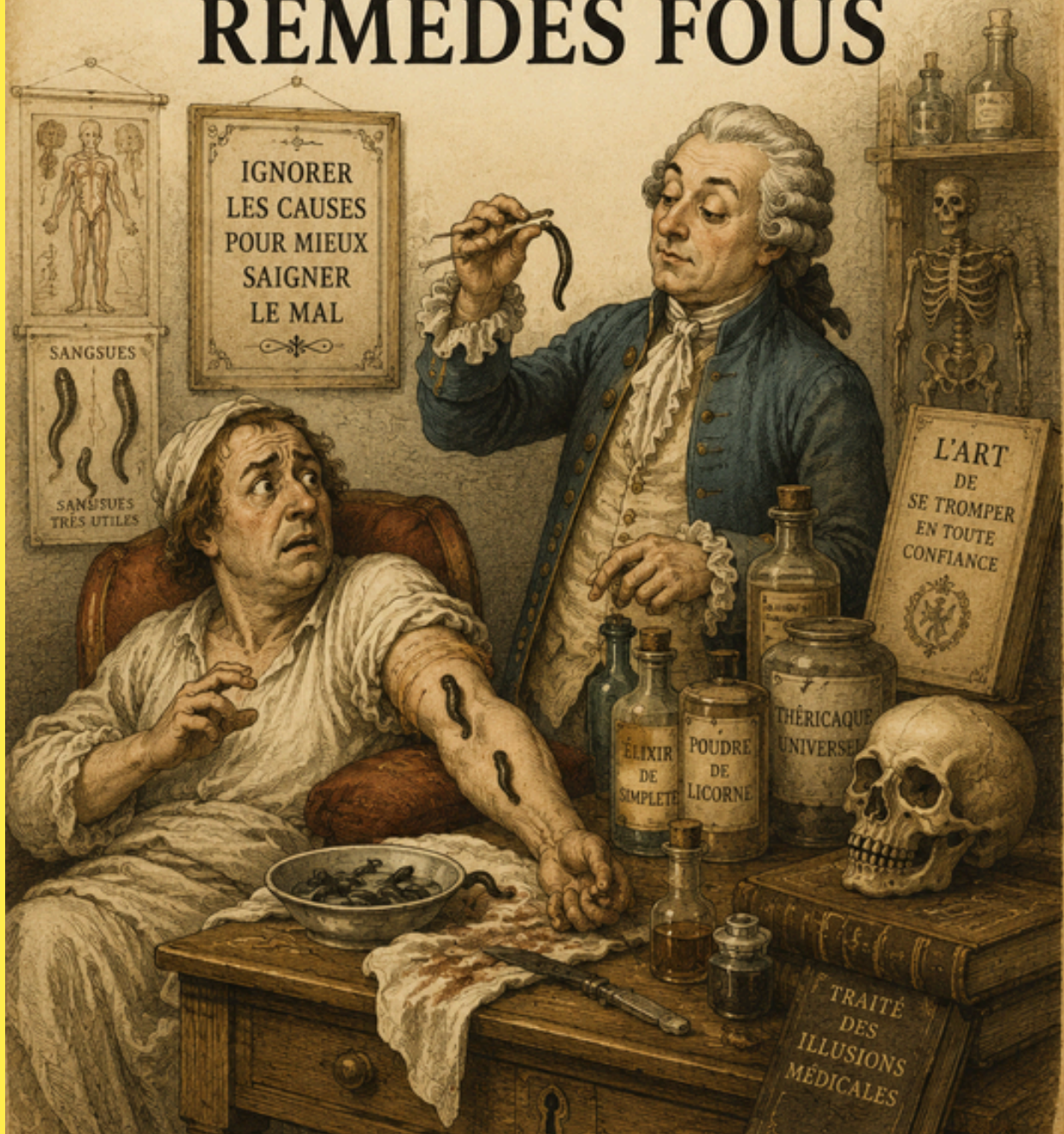
Mais leur usage restait communautaire. Dans de nombreuses familles, on n'en possédait qu'un seul, posé dans la salle commune ou accroché à une chaîne de toilette. Le même outil servait tour à tour au père, à la mère, aux enfants, parfois même aux domestiques. Aucun nettoyage particulier n'était prévu entre les utilisations.

Certains modèles sophistiqués comportaient même une petite cuillère à cérumen à une extrémité, et une spatule à ongles de l'autre. L'hygiène intime se partageait... les microbes aussi...



CHAPITRE 2

# MÉDECINE DOUTEUSE & REMÈDES FOUS



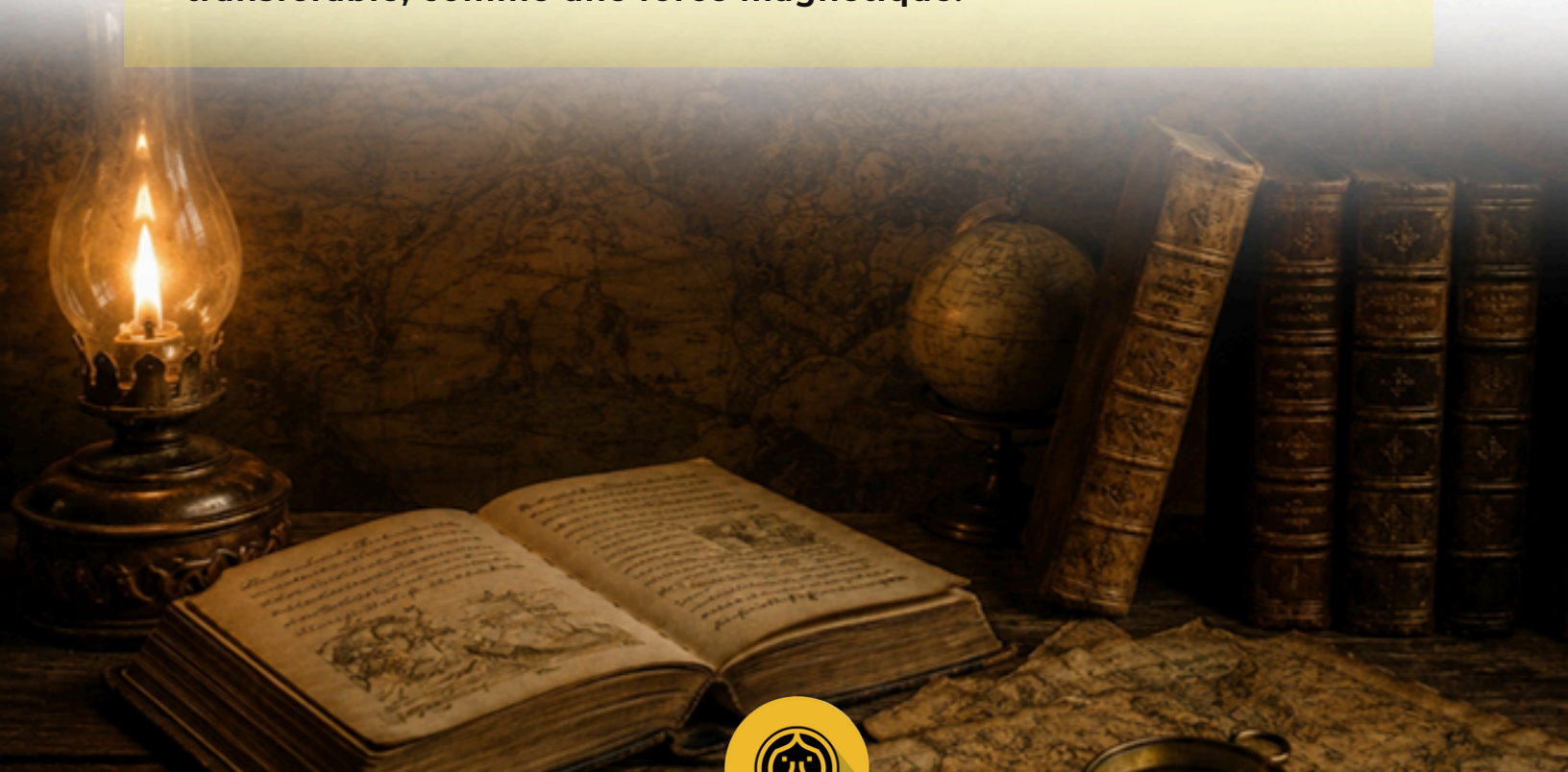
# BOIRE DU SANG FRAIS : REMÈDE ANTI-VIEILLESSE

À la Renaissance, certains médecins européens prescrivait de boire du sang humain comme élixir de jeunesse. Le sang devait être encore chaud, prélevé de préférence sur un jeune homme exécuté.

Le médecin Paracelse recommandait ce remède pour revitaliser les forces vitales, croyant que l'énergie du mourant passait au buveur.

En Allemagne, au XVIIe siècle, des nobles payaient les bourreaux pour obtenir un gobelet de sang après une décapitation.

Ce n'était pas une pratique marginale : elle faisait partie d'une médecine dite "sympathique", où la vitalité du corps était transférable, comme une force magnétique.



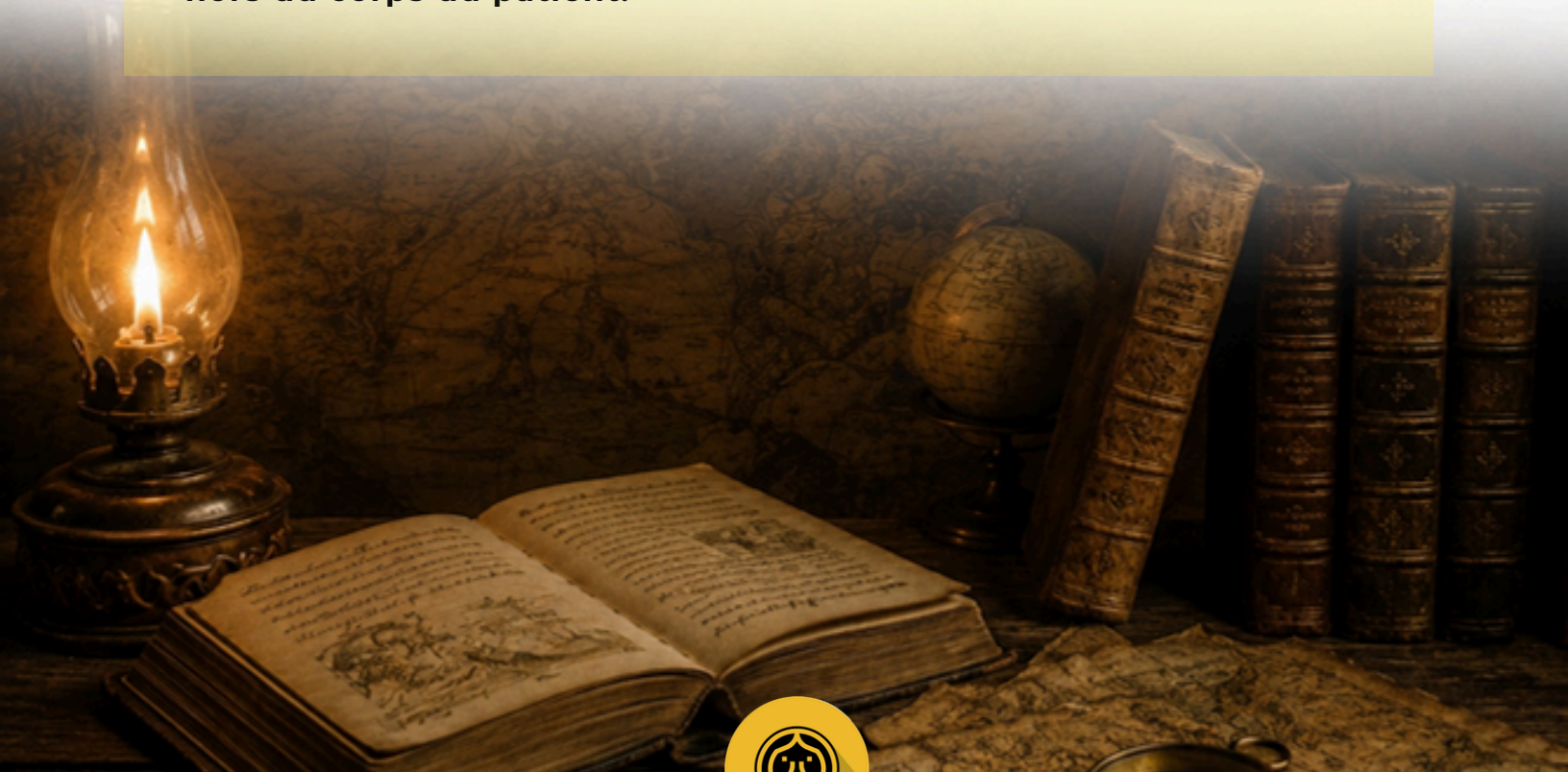
# LE MAL DE DENTS SOIGNÉ PAR DE LA GRAISSE HUMAINE

Sous l'Ancien Régime, la graisse de cadavre humain était utilisée dans plusieurs onguents censés soulager la douleur, dont celle des maux de dents.

Certains barbiers-chirurgiens confectionnaient des "emplâtres de graisse de pendu", récupérée directement sur les corps des suppliciés. On la mélangeait avec des plantes comme la ciguë ou la morelle pour en faire un baume analgésique.

Cette graisse était considérée comme puissante car elle venait de corps ayant connu une mort violente, donc chargés d'énergie.

La croyance était que cette puissance pouvait "tirer" la douleur hors du corps du patient.



# L'URINE CONTRE LES BRÛLURES ET L'ACNÉ

L'urine humaine, en particulier celle du matin, était largement utilisée comme remède antiseptique au Moyen Âge et jusqu'au XVIIIe siècle.

Les traités médicaux arabes puis européens en recommandaient l'usage pour désinfecter les plaies, soigner les brûlures, l'eczéma ou même l'acné. Elle était appliquée tiède, parfois diluée, directement sur la peau.

Ambroise Paré mentionne ce traitement dans ses notes. L'idée venait du fait que l'urée et l'ammoniaque contenues dans l'urine pouvaient calmer les inflammations, une forme de médecine empirique, répugnante pour les modernes, mais documentée.

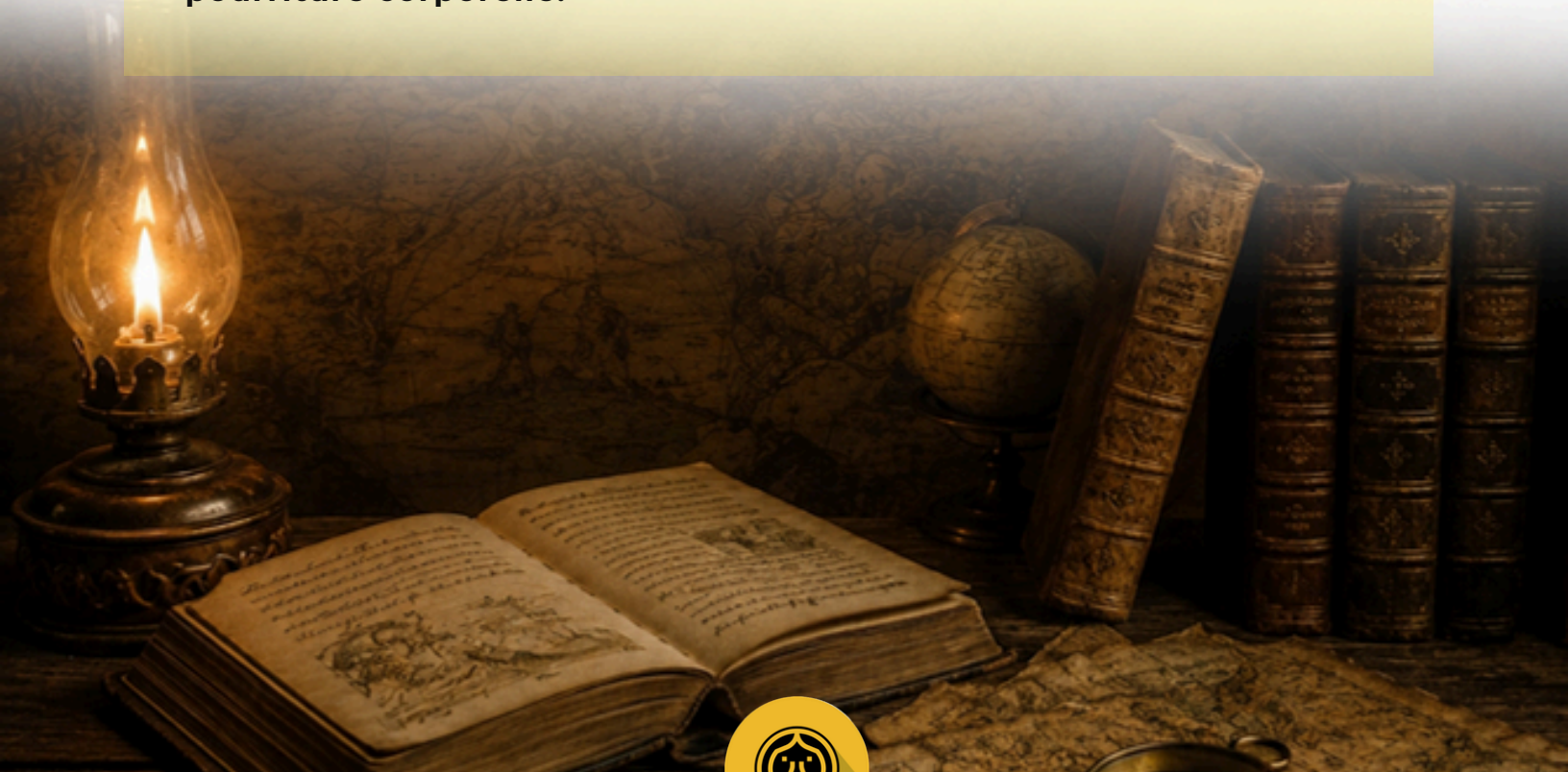


# LES VERS DANS L'OREILLE : EXPLICATIONS MÉDICALES

Des témoignages médiévaux et de la Renaissance relatent l'extraction de vers vivants de l'oreille de malades souffrant de douleurs aiguës.

Les médecins de l'époque pensaient que ces vers se formaient spontanément à cause d'un déséquilibre des humeurs, ou qu'ils provenaient d'un "air corrompu" ayant pénétré l'oreille. Les chirurgiens tentaient de les faire sortir avec des vapeurs, des fumigations de soufre ou d'ail brûlé.

Il ne s'agissait pas d'une légende : certains cas s'expliquent aujourd'hui par des myiases auriculaires, mais à l'époque, les vers étaient souvent interprétés comme des manifestations internes de pourriture corporelle.



# SE SAIGNER POUR GUÉRIR UNE GRIPPE

Jusqu'au XIXe siècle, la saignée était une des principales méthodes pour traiter la fièvre, les infections ou la grippe. Le médecin saignait le patient à la veine basilique du bras, parfois plusieurs fois par semaine.

L'idée venait d'Hippocrate et de Galien : la maladie était causée par un excès de sang ou de bile, et il fallait rétablir l'équilibre des humeurs. Lors des grandes épidémies, notamment la grippe espagnole de 1918, des médecins en zone rurale pratiquaient encore la saignée, convaincus que cela "dégorgeait" les poumons.

Le taux de mortalité augmentait souvent après cette pratique, mais l'idée de "purger" le corps restait ancrée.



# LES PIERRES D'ESTOMAC DE CERF COMME ANTIDOTE

Dans les cours royales, on présentait avec fierté de petites pierres brillantes trouvées dans l'estomac des cerfs ou des bouquetins. Ces concrétions, appelées bézoards, passaient pour des antidotes capables de neutraliser tous les poisons.

On les plaçait dans des coupes en or ou en argent : lorsqu'un roi buvait du vin ou de l'eau infusée de bézoard, on croyait qu'aucune tentative d'empoisonnement ne pouvait réussir.

Ces talismans médicaux valaient une fortune, et leur commerce reliait l'Europe, l'Inde et le monde islamique. On en offrait parfois en dot royale ou comme garantie de fidélité diplomatique.



# L'HYSTÉRIE FÉMININE TRAITÉE PAR MASSAGES TRÈS CIBLÉS

Durant des siècles, l'hystérie fut considérée comme une maladie propre aux femmes, liée à un supposé "utérus errant".

Les médecins de l'Antiquité prescrivait des frictions manuelles de la zone génitale pour provoquer un "soulagement". Au XIXe siècle, cette pratique se médicalise : on invente des dispositifs mécaniques pour accélérer le traitement et limiter la "fatigue" du médecin.

Dans les cabinets bourgeois, des vibrateurs à manivelle puis électriques sont utilisés pour calmer les crises d'anxiété ou de mélancolie.

Ce n'est que bien plus tard qu'on reconnaîtra la nature sexuelle de ces traitements, longtemps masquée par la morale médicale.

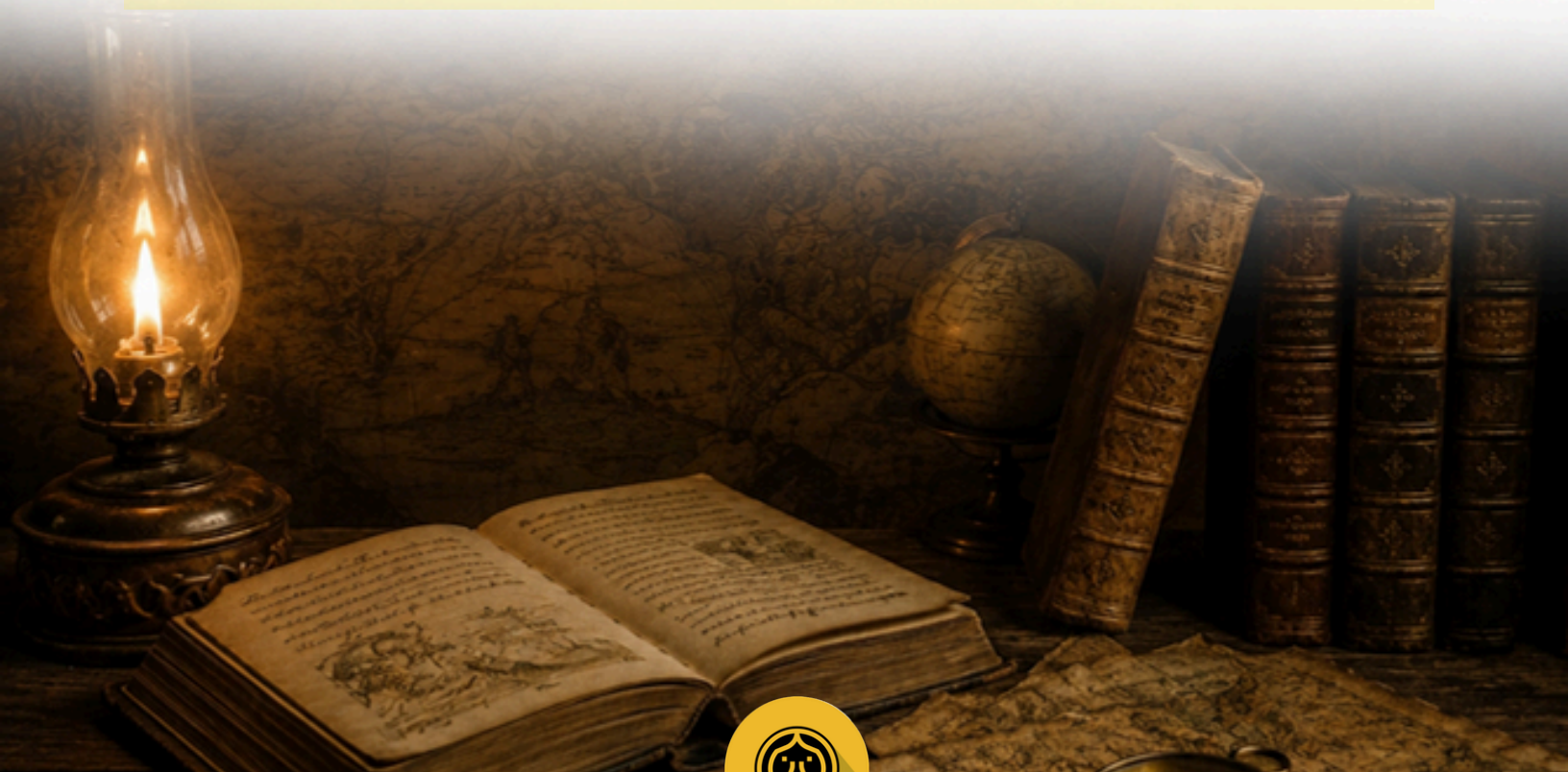


# AVALER DES ARAIGNÉES VIVANTES CONTRE LA FIÈVRE

Dans certaines régions d'Allemagne ou d'Italie, on croyait qu'avaler une araignée vivante, enroulée dans une mie de pain, pouvait soigner les fièvres rebelles.

La logique était simple : la créature, en vivant dans le corps, dévorait le mal à sa place. Parfois, on choisissait une espèce particulière, réputée plus efficace, ou on prononçait une prière avant d'ingérer le remède.

Certains médecins du peuple juraient que les cas de guérison étaient nombreux. Cette tradition perdura dans certains villages jusqu'au début du XXe siècle, malgré l'interdiction des autorités sanitaires.



# LES CATAPLASMES DE BOUSE TIÈDE

Dans les campagnes médiévales, quand un enfant souffrait d'un abcès ou d'une douleur articulaire, on appliquait sur lui un cataplasme de bouse tiède. Mélangée à des herbes comme la mauve ou le plantain, elle était censée conserver la chaleur, attirer le "mal" vers l'extérieur et désinfecter.

Ce remède populaire était aussi utilisé sur les chevaux ou les cochons. Dans certaines régions, la bouse de vache était préférée à celle du cheval, considérée "trop chaude".

Et si l'odeur rebutait, elle témoignait justement de la puissance du traitement : ce qui pue chasse la maladie.



# LA CENDRE DE CADAVRE DANS LES POTIONS ROYALES

À la cour d'Angleterre, au XVIIe siècle, le roi Charles II faisait préparer un élixir surnommé les "King's Drops" : un breuvage à base de crâne humain réduit en poudre, censé traiter l'épilepsie. En Europe, on croyait que l'essence vitale persistait dans les os calcinés, surtout ceux des morts jeunes ou morts violemment.

Ces poudres, parfois mélangées à du vin ou du miel, étaient vendues en pharmacie pour soigner les troubles nerveux ou les hémorragies.

Ce commerce de restes humains, légal dans certains pays, reposait sur l'idée que la mort pouvait, paradoxalement, contenir une forme de guérison.



# LES CURES DE VOMI EN CURE THERMALE

Dans certaines stations thermales réputées du XVIII<sup>e</sup> siècle comme Ems ou Plombières, les médecins prescrivaient des cures dites « vomitives ».

Le but ? Purger les humeurs du corps pour restaurer l'équilibre. Les patients, souvent de la haute société, ingéraient des solutions à base de tartre stibié, un dérivé de l'antimoine, connu pour provoquer des vomissements spectaculaires. La scène n'avait rien d'élégant : dans les salles communes, on prévoyait bassines, serviettes et fauteuils inclinables.

On croyait alors que le rejet violent des aliments permettait d'expulser les maladies. Certains curistes effectuaient cela plusieurs fois par jour pendant une semaine entière, accompagnés de régimes stricts et de marches forcées dans les parcs thermaux.



# LE BAIN D'URINE DE JEUNE GARÇON CONTRE LES HÉMORROÏDES

Jusqu'au XIXe siècle, l'urine humaine faisait partie intégrante de nombreuses pharmacopées populaires. Pour traiter les hémorroïdes, des praticiens ruraux recommandaient parfois des bains de siège dans de l'urine tiède, réputée pour ses propriétés désinfectantes.

Une variante plus ésotérique précisait que l'urine devait provenir d'un garçon pubère, symbole de pureté et de force vitale.

On retrouve cette croyance dans des grimoires médicaux, mais elle ne figure pas dans les traités savants.

La pratique mêlait magie sympathique, symbolisme et médecine populaire, dans un contexte où l'accès à des soins professionnels restait limité dans les campagnes.



# LES INTESTINS D'ANIMAUX CONTRE LA MÉLANCOLIE

Dans certaines recettes issues de la médecine populaire européenne, des fragments d'intestins de mouton étaient placés en cataplasmes tièdes sur le ventre ou la nuque pour apaiser la mélancolie, considérée comme un déséquilibre de l'humeur noire.

La chaleur et les « émanations animales » étaient censées réchauffer le foie, organe souvent désigné comme siège de cette humeur selon la théorie des quatre humeurs d'Hippocrate. On croyait aussi que le contact avec des viscères vivants aidait à reconnecter l'âme au corps.

Ces pratiques, bien que marginales, apparaissent dans des recueils de remèdes domestiques du XVIIIe siècle, sans validation dans les cercles médicaux officiels.



# LE MIEL... DANS LES PLAIES OUVERTES

L'usage du miel comme traitement des plaies remonte à l'Égypte antique et traverse toute l'histoire de la médecine. Dès l'Antiquité, Hippocrate et Galien le prescrivaient pour désinfecter et favoriser la cicatrisation.

Au Moyen Âge, les chirurgiens comme Guy de Chauliac l'utilisaient pour enduire les plaies après une saignée ou une amputation. Le miel avait l'avantage de rester stable, d'empêcher les infections grâce à son acidité naturelle et sa teneur en peroxyde d'hydrogène.

On y ajoutait parfois de la graisse animale ou des herbes pour renforcer l'effet. Jusqu'au XXe siècle, des soldats en campagne emportaient des onguents à base de miel comme trousse de secours improvisée.

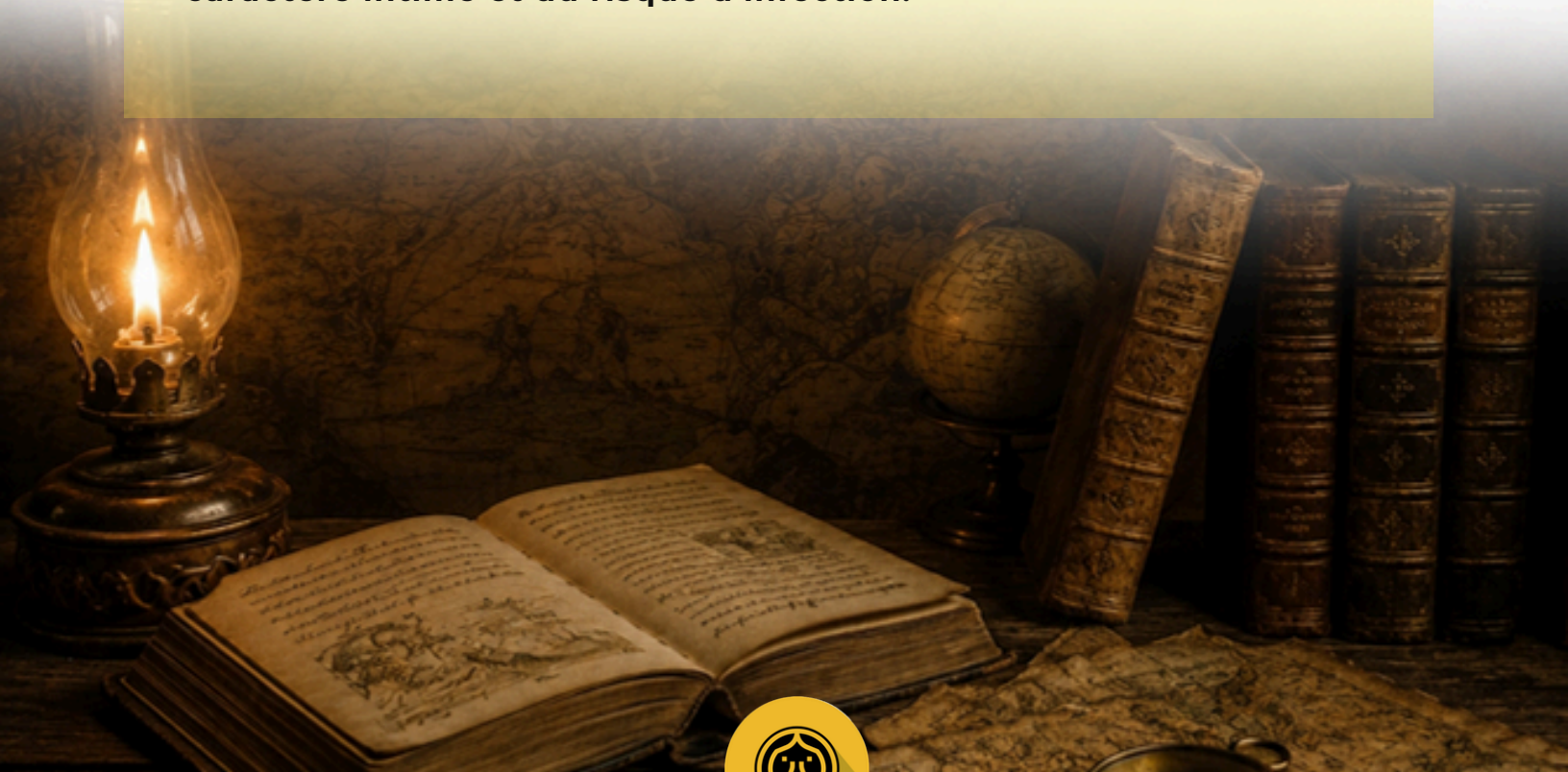


# LES SANGSUES DANS LES PARTIES INTIMES

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans le cadre de la gynécologie, certains médecins utilisaient les sangsues pour soigner les troubles jugés « congestifs » de l'utérus ou des organes génitaux féminins.

Ces sangsues étaient posées sur la vulve, parfois même dans le vagin, pour aspirer le sang perçu comme stagnant. Les patientes souffrant de douleurs pelviennes, d'irrégularités menstruelles ou de ce qu'on appelait alors « vapeurs » se voyaient prescrire ces traitements.

Des praticiens comme Baudelocque en France, ou des manuels allemands d'obstétrique, évoquent cette technique, bien qu'elle fût parfois controversée, même à l'époque, en raison de son caractère intime et du risque d'infection.



# DES RELIQUES DE LÉPREUX PORTÉES EN TALISMAN

Au Moyen Âge, la lèpre suscitait autant de terreur que de fascination. Si les malades étaient souvent isolés, certaines croyances populaires attribuaient à leurs souffrances une forme de pouvoir mystique.

Dans les campagnes d'Europe centrale ou dans des milieux superstitieux, des fragments de vêtements ou de croûtes séchées étaient parfois ramassés et conservés comme objets protecteurs.

Ces pratiques, bien que marginales et condamnées par l'Église, sont documentées dans des procès d'Inquisition ou des récits folkloriques.

Elles ne relevaient en aucun cas de la médecine savante, mais plutôt de traditions magico-religieuses locales.



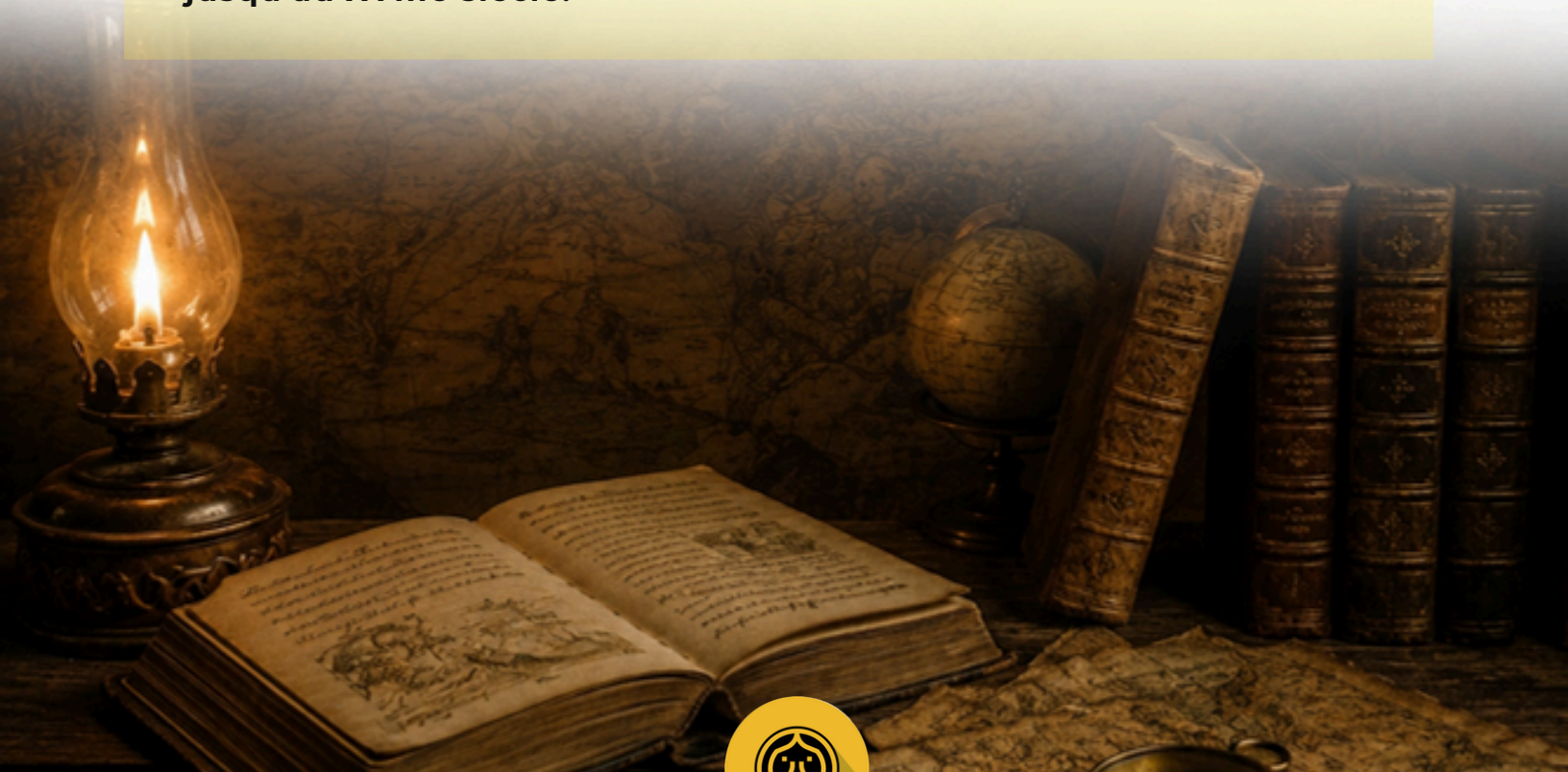
# LES TESTICULES D'ANIMAUX POUR RESTAURER LA VIRILITÉ

L'usage des organes animaux en pharmacopée ancienne repose sur la "théorie des signatures" : soigner un organe par son équivalent naturel.

Ainsi, les testicules de cerf, de bouc ou de taureau étaient séchés, broyés, puis ingérés sous forme de poudre ou d'élixirs censés stimuler la vigueur sexuelle et traiter l'impuissance.

Ces préparations sont mentionnées dans les ouvrages de Nicolas Lémery ou dans le Tacuinum Sanitatis, inspiré des traditions arabes médiévales.

Elles apparaissent aussi dans les recettes de médecins de cour jusqu'au XVIIIe siècle.



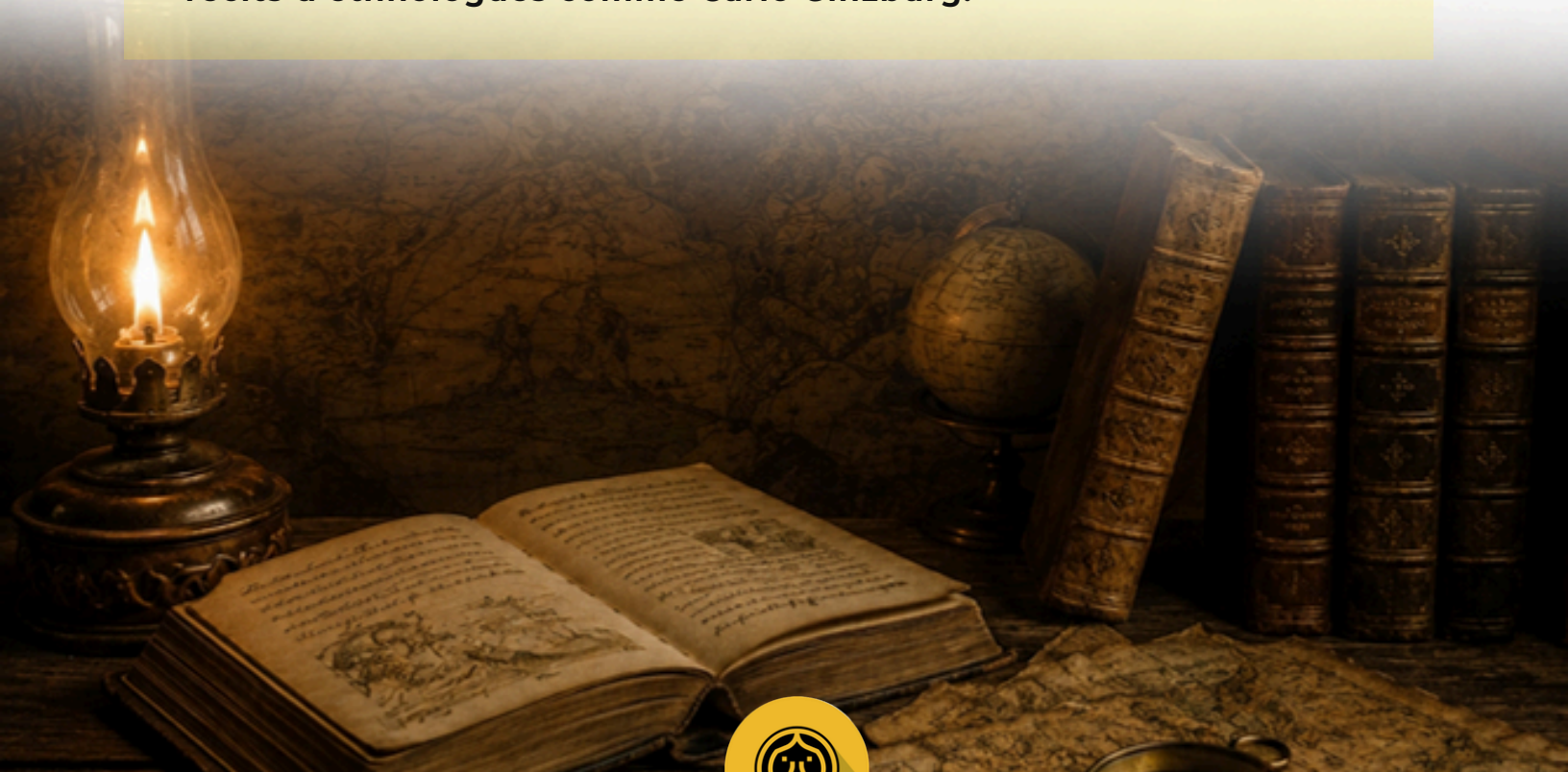
# EXORCISER LA TOUX EN CRACHANT UN DÉMON

Dans les campagnes européennes, la toux chronique ou les quintes violentes étaient parfois interprétées comme la manifestation d'un esprit malfaisant logé dans le corps.

Certains rites populaires consistaient à provoquer volontairement un crachat, accompagné de prières, pour symboliser l'expulsion du mal.

Ces pratiques syncrétiques mêlaient médecine rustique et croyances religieuses, notamment en Europe centrale et dans les régions alpines.

Elles sont documentées dans les archives ecclésiastiques et les récits d'ethnologues comme Carlo Ginzburg.



# VENDRE DE LA “CORNE DE LICORNE”... VENUE DU PÔLE NORD

Jusqu'au XVIIe siècle, des apothicaires et marchands de curiosités vendaient à prix d'or ce qu'ils appelaient “corne de licorne”.

En réalité, il s'agissait de défenses de narval, un cétacé de l'Arctique dont l'existence restait inconnue du grand public.

Ces cornes étaient réputées neutraliser les poisons et figuraient dans les inventaires royaux, comme ceux de François Ier ou de Rodolphe II.

Râpées en poudre, elles entraient dans la composition de potions ou étaient portées en talisman par les nobles les plus riches, convaincus de leurs vertus protectrices.



# DES ONGUENTS À BASE DE SPERME DANS LA MÉDECINE ANTIQUE

Dans certains traités médicaux antiques ou arabo-andalous, le sperme humain est décrit comme une substance vitale, chaude et active.

Galien ou Avicenne lui prêtaient des propriétés régénérantes, notamment pour soigner certaines affections cutanées ou réchauffer les zones atteintes de paralysie. Appliqué localement, il entraît parfois dans la composition de cataplasmes expérimentaux.

Toutefois, il n'existe aucun texte médical ancien recommandant son usage comme lubrifiant thérapeutique. Cette idée est une extrapolation moderne sans base historique.



## CHAPITRE 3

# SEXE, CORPS & TABOUS

DERRIÈRE  
LES MASQUES  
DE LA BIENPENSANCE,  
LES PASSIONS  
NE CONNAISSENT  
PAS DE RÈGLES.



# LE LIT CONJUGAL PUBLIC DES ROIS DE FRANCE

À la cour de France, le mariage royal était un acte public jusque dans ses aspects les plus intimes. Après la cérémonie religieuse, il était courant que les époux soient conduits en grande pompe jusque dans leur lit nuptial, parfois devant des témoins triés sur le volet.

Sous l'Ancien Régime, cette coutume s'appelait le « coucher royal » : les courtisans assistaient à la mise au lit du roi et de la reine. On pouvait voir, au moins symboliquement, les draps se refermer sur l'union du couple.

Ce rituel garantissait la légitimité dynastique : un enfant né de cette union ne pourrait être contesté. Louis XIV lui-même se plia à ce rite avec Marie-Thérèse d'Autriche. La cour devait ainsi être témoin de l'accomplissement du devoir royal, jusque dans l'alcôve.



# LES “CONSEILS” MÉDIÉVAUX POUR NE PAS TOMBER ENCEINTE

Dans les traités de médecine du Moyen Âge, on trouve quantité de recettes censées empêcher la conception, souvent dénuées de fondement scientifique.

L'école de Salerne recommandait aux femmes de boire du vinaigre fort ou d'uriner immédiatement après l'acte. Le chirurgien Guy de Chauliac, au XIV<sup>e</sup> siècle, préconisait des décoctions d'herbes comme la rue ou l'armoise.

D'autres textes médiévaux conseillaient de se suspendre la tête en bas, ou encore de sauter à cloche-pied. Le clergé condamnait toute tentative de contraception, mais dans les faits, de nombreuses femmes rurales recouraient à ces pratiques empiriques transmises oralement, parfois au risque de leur santé.



# LES TESTICULES EN CIRE OFFERTES EN EX-VOTO

Dans plusieurs sanctuaires catholiques européens, du Moyen Âge à l'époque moderne, les fidèles déposaient des ex-voto en cire représentant la partie du corps qu'ils espéraient guérir.

Parmi ces objets votifs, on trouvait des pieds, des yeux... mais aussi des organes génitaux masculins. Ces offrandes anatomiques symbolisaient des prières pour retrouver la virilité, la fertilité, ou pour guérir de maux comme l'orchite ou les douleurs testiculaires.

À Naples, dans l'église de San Gregorio Armeno, des archives évoquent des moulages de sexe masculin laissés en remerciement d'une guérison.

Ces ex-voto, parfois très réalistes, témoignent d'une spiritualité où le corps n'était jamais séparé de la foi.



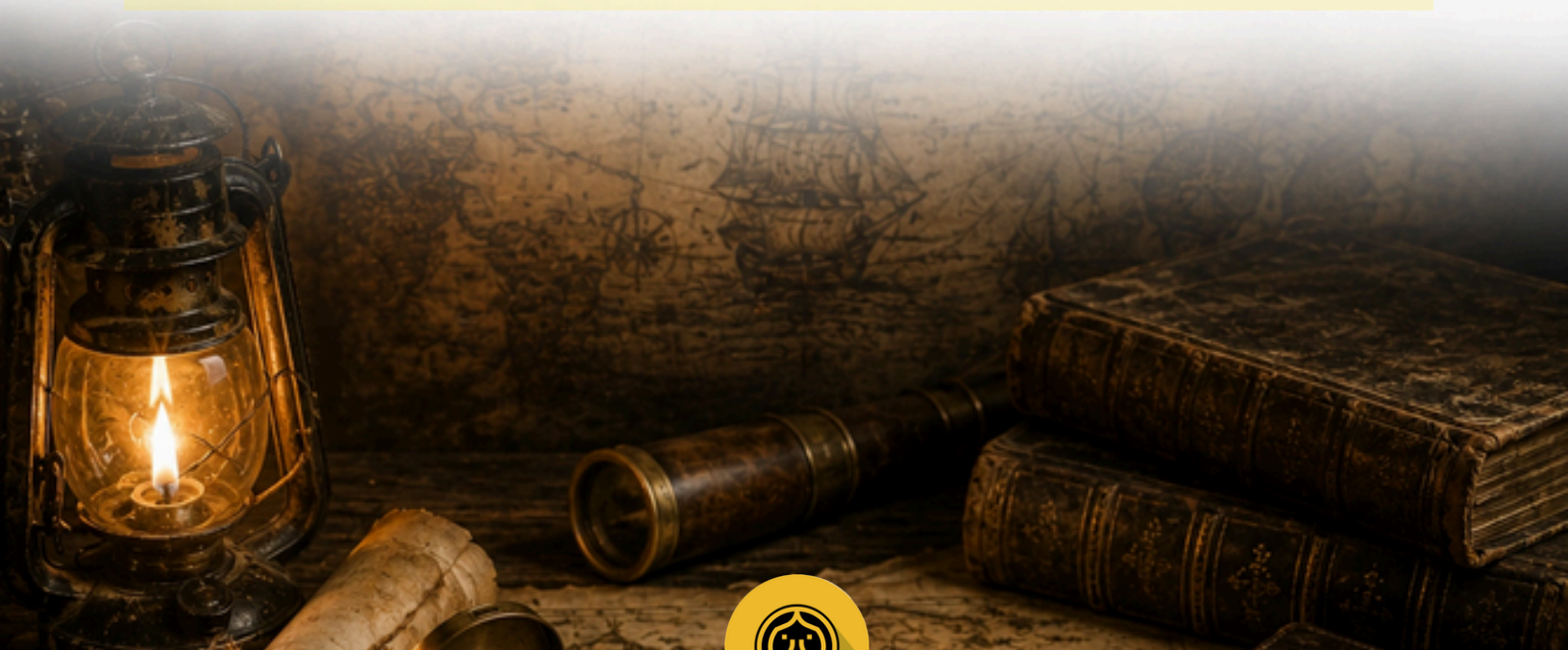
# LES VIERGES VÉRIFIÉES PAR DES MATRONES ROYALES

Dans les cours royales européennes, la virginité des futures reines pouvait devenir une affaire d'État. Avant certains mariages, on recourait à des « matrones » ou sages-femmes expertes pour vérifier l'intégrité de l'hymen de la fiancée.

Ces pratiques, documentées notamment en Espagne, en France et à la cour des Habsbourg, visaient à garantir la pureté et la loyauté dynastique.

L'affaire fut particulièrement médiatisée dans le cas de Marie-Louise d'Espagne, fiancée à Napoléon Bonaparte, dont la virginité fut certifiée par une sage-femme devant témoins.

Si l'examen ne reposait sur aucune base médicale fiable, son poids politique et symbolique restait considérable.



# LE PÉNIS COMME PORTE-BONHEUR ROMAIN

Dans la Rome antique, le phallus n'était pas une image obscène mais un puissant symbole apotropaïque, destiné à éloigner le mal.

Les Romains suspendaient des pendentifs phalliques appelés « fascinum » au cou des enfants, les gravaient sur les murs ou les intégraient aux amulettes.

Ces représentations étaient omniprésentes, notamment dans les campagnes ou sur les enseignes de boutiques.

Sur les chars militaires ou les étendards, on voyait parfois des phallus ailés : ils symbolisaient à la fois la fécondité, la protection et la chance.

Le pénis n'était pas seulement un organe, mais un talisman magique, sans lien avec la pudeur postérieure du christianisme.



# LES MOINES ET LES “TENTATIONS NOCTURNES”

Au Moyen Âge, les moines vivaient dans un cadre censé éloigner toute tentation. Pourtant, les écrits monastiques regorgent d'aveux sur les luttes contre les désirs nocturnes.

Dans les règles bénédictines, on trouve des avertissements contre les « pensées impures » qui surgissent durant le sommeil. Certains moines dormaient avec les mains bien visibles sur les draps, ou les bras croisés sur la poitrine, pour éviter les soupçons.

À Cluny, des pénitences pouvaient être infligées simplement pour avoir parlé en rêve de choses charnelles.

Certains abbés recommandaient le jeûne prolongé pour contrer les érections nocturnes jugées démoniaques.



# LES LUBRICITÉS DES BAINS PUBLICS

Du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, les bains publics se multiplient dans les villes européennes. Officiellement hygiéniques, ces établissements deviennent parfois des lieux de plaisir.

Les chroniqueurs allemands et français évoquent des scènes de nudité mixte, des rendez-vous galants, et des accords tarifés entre baigneuses et clients.

À Paris, certains établissements comme les étuves du quartier de la rue Troussevache étaient notoirement connus pour leur ambiance équivoque.

L'Église s'en inquiète : plusieurs conciles condamnent la mixité dans les bains et exigent des murs de séparation ou l'interdiction pure et simple.



# DES CHEVEUX ROYAUX.. JUSQU'À L'INTIME ?

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, il était courant de conserver des mèches de cheveux comme souvenir d'un être aimé ou admiré. Des fragments de la chevelure de Marie-Antoinette ont ainsi été précieusement gardés, enchâssés dans des bijoux ou des médaillons.

Certains témoignages tardifs, notamment dans la littérature libertine postrévolutionnaire, laissent entendre que certains admirateurs auraient été jusqu'à collectionner des poils plus intimes.

Toutefois, aucun document officiel ou pièce conservée ne permet de confirmer cette pratique avec certitude. Elle relève davantage de la culture de l'anecdote sulfureuse du XIX<sup>e</sup> siècle, qui a souvent sexualisé à outrance la figure de la reine déchuée.



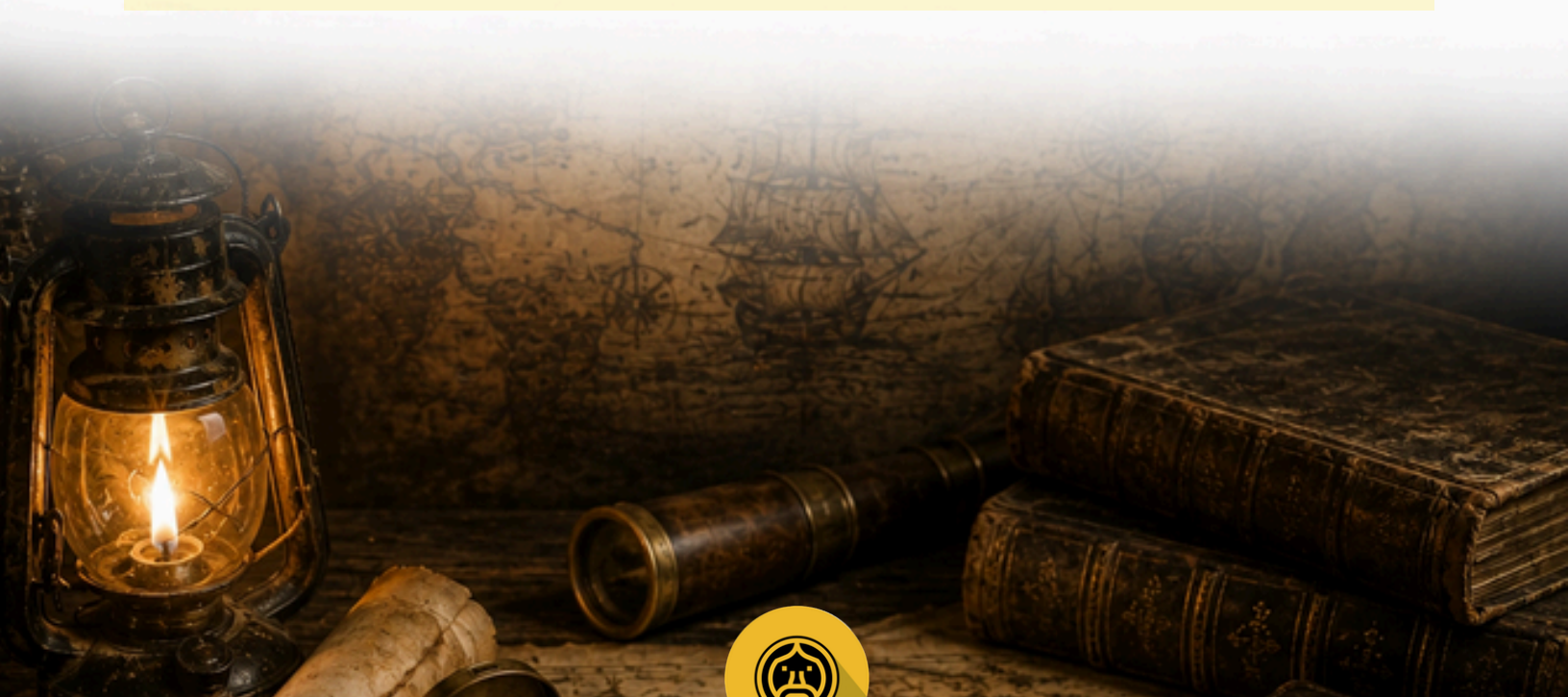
# L'ACCOUCHEMENT EN PLEIN AIR... PAR -5°C

En Europe rurale, certaines femmes ont dû accoucher dehors, faute d'abri ou en pleine fuite. Durant les guerres de religion ou les famines, les témoignages de parturientes livrées aux éléments ne sont pas rares.

Un registre de la paroisse de Metz, en 1709, évoque le cas d'une femme accouchant dans la neige, réfugiée sous une charrette. Pendant la guerre de Trente Ans, des chroniques évoquent aussi des accouchements sur le bord des routes.

L'hygiène était inexistante, les risques d'infection ou d'hémorragie immenses, et la mortalité maternelle très élevée.

Mais ces récits témoignent d'une résilience dramatique, rarement documentée dans les archives officielles.



# LA “CHAIR HONTEUSE” DANS LES TEXTES RELIGIEUX

Le vocabulaire religieux médiéval désigne les parties génitales sous le terme pudenda, littéralement « ce qui doit être caché par pudeur ». Cette “chair honteuse” est régulièrement stigmatisée dans les sermons.

Saint Augustin, dans La Cité de Dieu, considère que le sexe a été perverti par la Chute et que son usage n'est plus que source de trouble.

Certains mystiques vont jusqu'à recommander la douleur comme purification de ces zones impures.

Des représentations de l'Enfer montrent des démons torturant des sexes nus, renforçant l'idée d'un châtiment lié à la concupiscence.



# DES OBJETS PHALLIQUES DANS LES RUINES ANTIQUES

Dans les ruines de Pompéi, d'Herculanum ou des camps romains du nord de l'Europe, les archéologues ont retrouvé des objets en forme de phallus, parfois sculptés dans le bronze, le cuir ou la pierre.

Certains étaient accrochés aux murs comme talismans protecteurs, d'autres portés comme amulettes contre le mauvais œil. Il existe aussi des objets de forme plus explicite, qui pourraient avoir eu un usage sexuel, bien que les sources antiques ne le confirment jamais clairement.

La frontière entre symbole magique, satire obscène et accessoire intime reste difficile à tracer, mais ces artefacts témoignent d'un rapport au corps et à la sexualité bien différent du nôtre.



# L'INTIMITÉ DÉCORTIQUÉE AU CONFESSIIONNAL

Au Moyen Âge et sous l'Ancien Régime, les confesseurs suivaient des manuels qui leur recommandaient d'interroger très précisément les fidèles sur leurs péchés, notamment sexuels.

Les questions pouvaient aller jusqu'aux moindres détails des actes commis, même dans le cadre du mariage.

Certaines instructions demandaient de noter la fréquence, la position, voire l'intention. Bien que présentée comme un moyen de sauver les âmes, cette pratique a pu engendrer des abus, documentés dans certains procès ecclésiastiques.

Elle montre aussi à quel point le clergé cherchait à contrôler non seulement les gestes, mais aussi les pensées les plus intimes.



# L'ADULTÈRE PUNI SUR LA PLACE PUBLIQUE

Dans plusieurs villes d'Europe, jusqu'au XVIIIe siècle, une femme adultère pouvait être exposée au pilori, tondue ou contrainte de défiler en chemise à travers les rues.

Ces sanctions, très variables selon les régions, étaient surtout appliquées aux femmes issues des classes populaires. Les hommes adultères, eux, étaient souvent épargnés.

Dans certaines régions germaniques, on signalait les maris trompés en leur dessinant des cornes sur la porte.

Ces humiliations publiques n'étaient pas systématiques, mais elles avaient pour but de rappeler que l'ordre sexuel faisait partie de l'ordre social.



# LES CEINTURES DE CHASTÉTÉ : UN FANTASME VICTORIEN

L'image de la femme médiévale enchaînée dans une ceinture de fer pendant que son époux part en croisade est ancrée dans l'imaginaire collectif.

Pourtant, les historiens s'accordent à dire que les ceintures de chasteté médiévales relèvent surtout du mythe. La plupart des objets exposés dans les musées datent du XIXe siècle et semblent avoir été fabriqués à des fins pédagogiques ou fétichistes.

Aucun texte médiéval ne décrit leur usage réel. Si des dispositifs similaires ont existé à la Renaissance pour des raisons médicales ou punitives, l'idée d'un usage généralisé est historiquement infondée.



# HOMOSEXUALITÉ ET FONCTIONS RELIGIEUSES EN GRÈCE ANTIQUE

Dans la Grèce antique, les relations entre hommes étaient courantes dans certains milieux aristocratiques ou militaires, mais elles ne constituaient pas une orientation au sens moderne.

Dans certains cultes, comme celui de Dionysos ou d'Artémis, des figures efféminées ou androgynes apparaissent parfois, et certains hiérodoules (esclaves sacrés) pouvaient entretenir des relations sexuelles rituelles.

Toutefois, ces pratiques restent marginales dans la sphère sacerdotale, et rien ne prouve que les prêtres grecs étaient autorisés à vivre librement une sexualité homosexuelle.

Il s'agit plutôt de contextes très codifiés, propres à certaines cités ou sanctuaires.



# LES “CODES SECRETS” ENTRE COURTISANES

Dans les grandes villes d'Europe au XVIIIe siècle, certaines courtisanes utilisaient des signaux discrets pour se faire reconnaître.

Des bijoux portés d'une certaine manière, des gants colorés, ou même la manière de tenir un éventail pouvaient indiquer disponibilité, statut ou spécialité.

Ces codes étaient utiles dans les cercles aristocratiques où les conventions sociales interdisaient l'affichage direct du métier. Des témoignages indirects de cette pratique apparaissent dans les correspondances, les mémoires et certains rapports de police, notamment à Paris et à Venise.

Dans les maisons closes de luxe, des codes gestuels entre les filles et les entremetteuses permettaient d'éviter les surveillances morales et policières.



# LES APHRODISIAQUES À BASE DE CERVELLE

Dans la médecine ancienne, la cervelle d'animaux était parfois prescrite pour raviver le désir sexuel ou soigner l'impuissance. Selon les traités grecs et arabes traduits en latin au Moyen Âge, la cervelle de moineau, de coq ou de lièvre mélangée à du vin ou du miel pouvait exciter les sens.

Ces prescriptions se fondaient sur la théorie des humeurs, selon laquelle certaines parties du corps possédaient des propriétés spécifiques.

La chaleur et l'humidité attribuées à la cervelle la rendaient, selon les médecins galéniques, utile pour stimuler la semence.

Hildegarde de Bingen évoque aussi certains mélanges à base de cervelle dans un contexte médicinal ou symbolique.



# LES PROSTITUÉES BÉNIES EN TEMPS DE PESTE

Durant certaines grandes épidémies de peste, les bordels étaient officiellement fermés, mais certaines prostituées continuaient d'exercer clandestinement.

À Avignon au XIV<sup>e</sup> siècle ou à Paris au XVII<sup>e</sup>, des récits évoquent des prostituées qui auraient soigné des malades, volontairement ou faute d'autres clients.

Si l'idée d'une "bénédiction" religieuse officielle relève probablement du mythe, des sources indiquent que certaines autorités fermaient les yeux sur leur présence auprès des malades, tant le besoin d'aide humaine était grand.

Ces figures ambivalentes se retrouvent dans des chroniques populaires ou dans les registres de police de l'époque moderne.



# LE SEXE DES SAINTS.. DANS LES RELIQUES

Parmi les reliques médiévales les plus étonnantes figure le “prépuce du Christ”, dont plusieurs églises prétendaient posséder un exemplaire, notamment à Calcata, en Italie.

L'Église, embarrassée, a fini par interdire de telles vénération au début du XXe siècle.

D'autres légendes évoquent des fragments d'organes intimes de saints, notamment de sainte Catherine ou de sainte Agnès, mais il s'agit souvent de symboles pieux interprétés à tort comme des morceaux physiques.

La fascination médiévale pour le corps sacré explique ces excès de piété, parfois exploités pour attirer les pèlerins.



# LES SCÈNES OSÉES DES MANUSCRITS ENLUMINÉS

Dans les marges de nombreux manuscrits médiévaux, on trouve des dessins surprenants : hommes nus chevauchant des escargots, moines aux prises avec des parties génitales géantes, ou scènes grivoises difficilement explicables.

Ces enluminures, souvent réalisées dans des scriptoria monastiques, ne correspondent pas au contenu religieux du texte. Certains historiens y voient une forme de satire, de critique sociale ou de simple exutoire pour les moines copistes.

À partir du XIII<sup>e</sup> siècle, ce phénomène s'intensifie, notamment dans les manuscrits anglais et français, comme ceux conservés à la British Library ou à la Bibliothèque nationale de France.



## CHAPITRE 4

# SUPERSTITIONS, CROYANCES & MAGIE

ENTRE CIEL  
ET TERRE,  
L'HOMME CHERCHE  
LE SECRET  
DE L'INVISIBLE.



ELIXIR  
VITÆ



TABLE DES  
CORRESPONDANCES

☉	SOLEIL = OR
☾	LUNE = ARGENT
☿	MERCURE = VIF ARGENT
♀	VENUS = CUIVRE
♂	MARS = FER
♃	JUPITER = ÉTAIN
♄	SATURNE = PLOMB



# CRACHER TROIS FOIS POUR ÉLOIGNER LA MORT

Dans de nombreuses régions d'Europe, notamment en Allemagne, en Italie ou dans les campagnes françaises, cracher trois fois sur le sol ou par-dessus son épaule gauche était un geste apotropaïque censé éloigner les mauvais esprits ou la mort imminente.

Cette superstition trouve ses racines dans la symbolique du souffle vital et dans le chiffre trois, considéré comme magique.

Des récits oraux rapportent encore ce geste dans les rites funéraires ruraux au XIXe siècle, notamment lorsqu'un enfant rencontrait un corbillard ou une chouette.

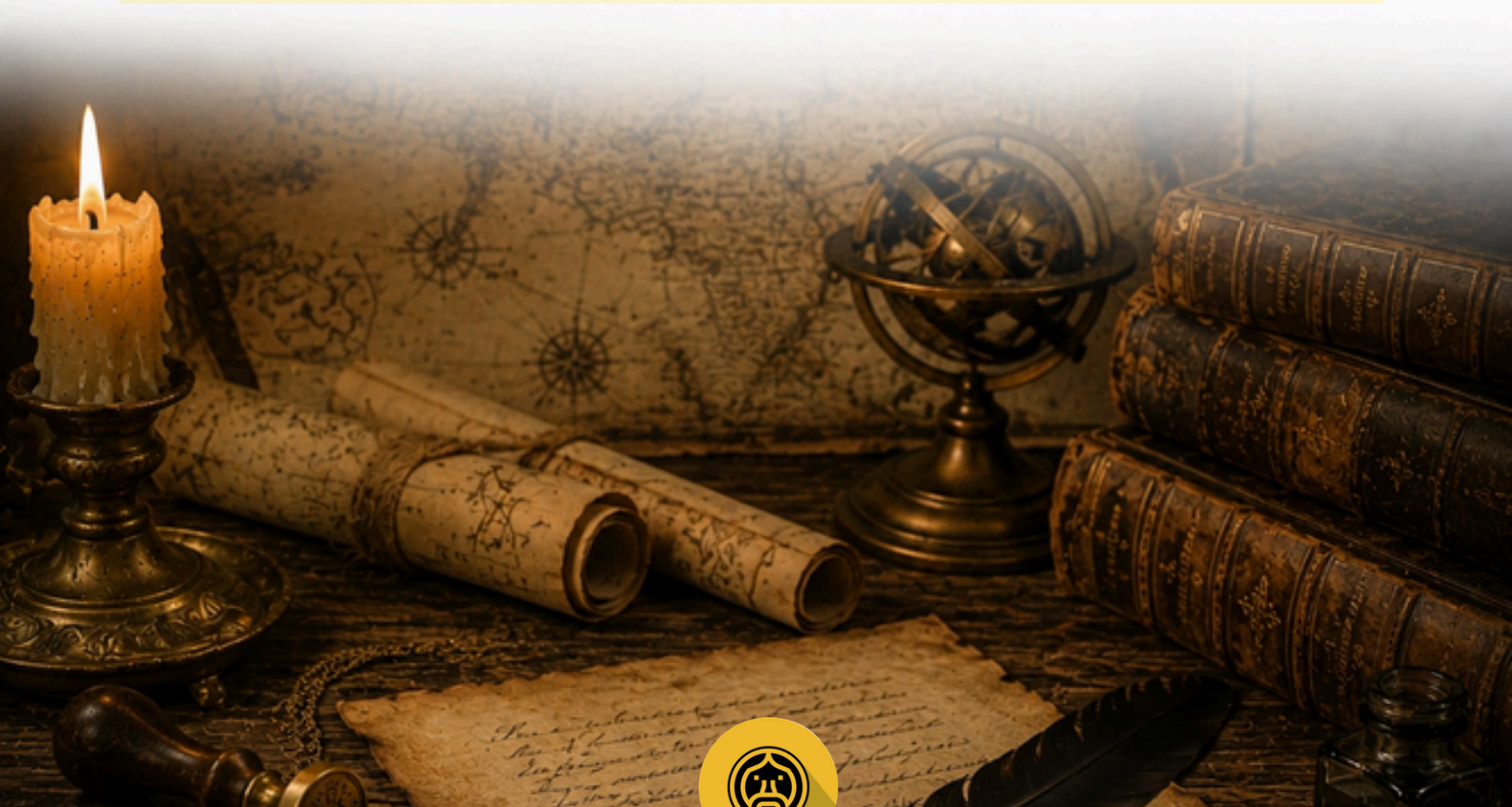


# LES SORCIÈRES QUI VOLAIENT LES SEXES

Plusieurs procès de sorcellerie, notamment dans les régions germaniques et en Italie, relatent des récits d'hommes affirmant que leur sexe avait été "volé" ou rendu invisible par une sorcière.

Le dominicain Heinrich Kramer, auteur du *Malleus Maleficarum* (1487), rapporte qu'une sorcière aurait conservé des pénis dans un nid d'oiseau.

Cette anecdote symbolique, bien que fabuleuse, reflète les angoisses sexuelles projetées sur les femmes accusées de sorcellerie, dans un contexte de misogynie institutionnelle et d'ignorance médicale.

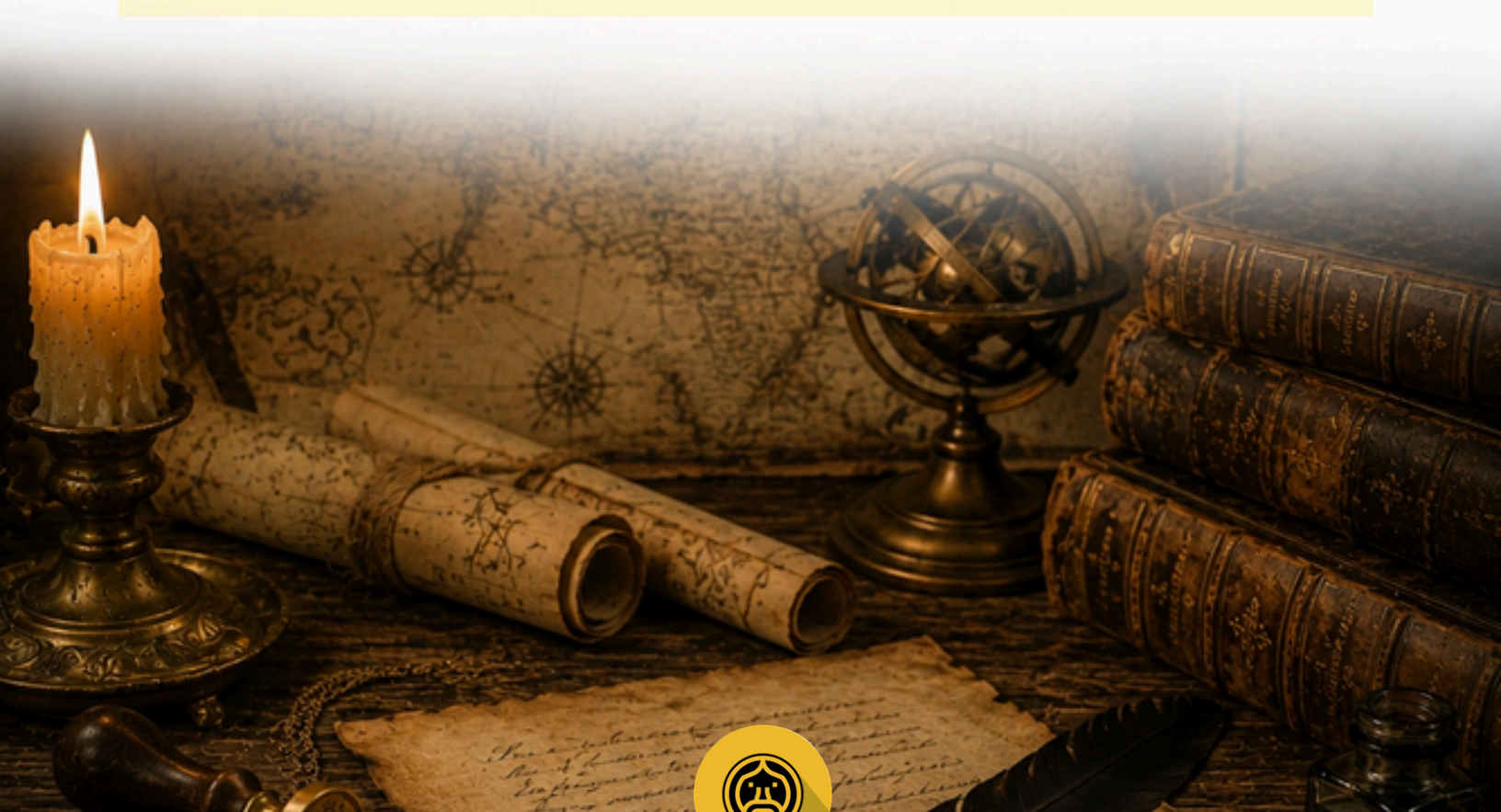


# LES TALISMANS FAITS D'ONGLES D'ENFANTS MORTS

Certains grimoires de magie noire ou traditions occultes mentionnent l'usage d'ongles ou de cheveux d'enfants morts, parfois non baptisés, comme ingrédients pour des talismans ou des charmes censés donner du pouvoir ou attirer des esprits.

Ces croyances étaient marginales mais bien documentées dans des manuscrits tels que le Grand Grimoire (XVIIIe siècle) ou les traditions populaires autour des revenants.

Il est cependant difficile de distinguer les pratiques réellement utilisées des accusations portées dans des contextes d'hystérie collective.



# LE CŒUR D'UN PENDU POUR GUÉRIR L'ÉPILEPSIE

Dans certains traités médicaux populaires ou traditions de charlatans, le cœur d'un pendu, prélevé juste après la mort, était censé soigner les crises d'épilepsie ou "mal sacré".

Ce remède figure dans plusieurs recueils de médecine empirique entre le XVIe et le XVIIIe siècle.

En France, des textes mentionnent que la graisse ou le cœur d'un pendu était également utilisé pour concocter des onguents.

Ces pratiques, bien que rares, témoignent d'un lien entre exécution publique et rituels magiques.



# LES FORMULES MAGIQUES CONTRE L'IMPUISSANCE

Des formules magiques destinées à soigner l'impuissance masculine sont attestées dans plusieurs traditions, notamment dans les Livres de secrets de la Renaissance.

Elles incluait parfois des prières mêlées à des gestes rituels, l'ingestion d'herbes aphrodisiaques comme la mandragore, ou encore l'utilisation d'amulettes portées à même le corps.

Le mélange de recettes médicales et d'invocations aux saints ou aux puissances célestes brouillait les frontières entre foi, magie et médecine dans les campagnes européennes.



# LES URINES ANALYSÉES À LA BOUGIE

Avant les avancées scientifiques en médecine, l'uroscopie était une méthode courante pour établir un diagnostic. Le praticien examinait l'aspect, la couleur, voire l'odeur de l'urine, conservée dans une fiole.

Dans certaines régions, on chauffait même légèrement l'urine à la flamme d'une bougie pour observer d'éventuels dépôts ou réactions. Ce rituel pseudo-scientifique visait à détecter des troubles internes, du déséquilibre des humeurs à des affections hépatiques.

Très pratiquée entre le XIII<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, cette méthode figurait dans les manuels médicaux universitaires, mais aussi dans les pratiques des guérisseurs ruraux.



# LES BÉBÉS CHANGÉS PAR LES FÉES

La croyance dans les enfants changelins était répandue dans toute l'Europe, notamment dans les régions celtiques et germaniques.

Lorsqu'un nourrisson semblait différent, trop calme, criard ou malade, on soupçonnait qu'une fée ou un esprit malicieux avait échangé l'enfant contre le sien.

Des récits irlandais, bretons ou autrichiens évoquent des pratiques de "dénonciation" du changelin, allant jusqu'à le poser sur un tas de fumier ou près du feu pour forcer les esprits à restituer le véritable enfant.

Ces croyances ont parfois justifié des traitements violents, aujourd'hui bien documentés dans l'ethnographie du XIXe siècle.



# LES CHATS CLOUÉS AUX PORTES CONTRE LE MAUVAIS ŒIL

Dans certaines régions rurales de France, d'Espagne ou d'Italie, on a longtemps cru que clouer un chat noir, vivant ou mort, à la porte d'une étable ou d'une maison éloignait la malchance, les voleurs ou les démons.

Cette pratique, attestée jusqu'au XVIIIe siècle, s'inscrivait dans une tradition plus large de protection magique des habitations.

Le chat, animal ambivalent, était associé à la sorcellerie mais aussi au pouvoir protecteur contre les rongeurs et les forces invisibles.

On retrouve des mentions de cette coutume dans les rapports d'Inquisition ou dans les archives judiciaires rurales.



# LE LIVRE MAUDIT QUE PERSONNE NE DOIT LIRE

À travers les siècles, plusieurs grimoires ont acquis une réputation sinistre. L'un des plus fameux est le Grand Grimoire, parfois surnommé Dragon rouge, censé permettre d'invoquer Lucifer lui-même.

Datant du XVIII<sup>e</sup> siècle mais prétendument plus ancien, ce manuscrit circulait clandestinement parmi les occultistes et les superstitieux.

Des traditions orales affirmaient que quiconque le lisait à voix haute ou en possédait une copie non consacrée risquait la folie ou la damnation.

Il a été cité dans des rapports ecclésiastiques et retrouvé dans les inventaires de la Bibliothèque nationale sous surveillance au XIX<sup>e</sup> siècle.

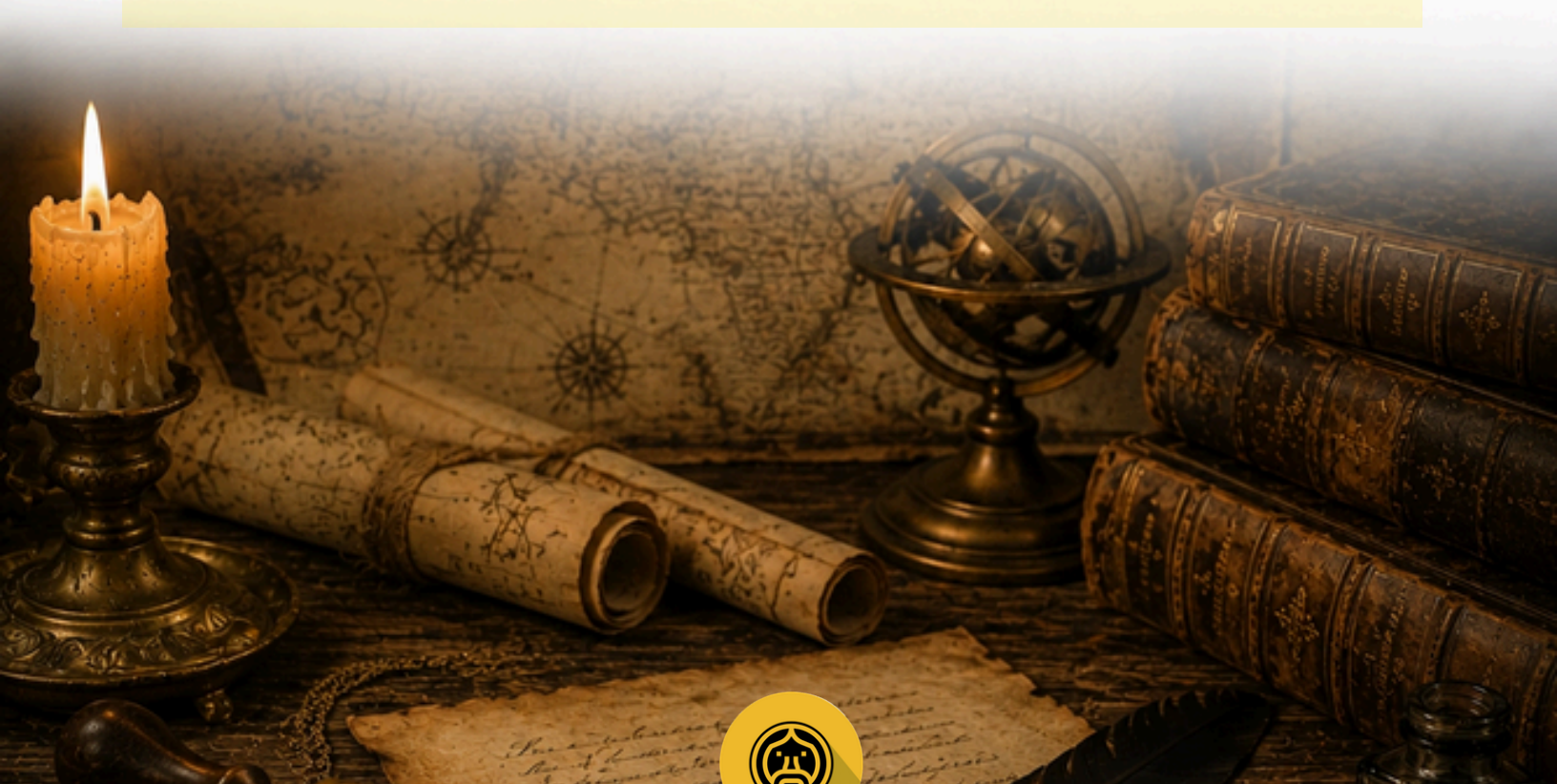


# LE SEL JETÉ SUR L'ÉPAULE... MAIS AVEC DU SENS

Jeter du sel par-dessus son épaule gauche est une superstition très ancienne, documentée dès le Moyen Âge. Le sel, élément purificateur et précieux, était censé repousser le mal lorsqu'il était versé au sol.

L'épaule gauche, associée au diable dans l'iconographie chrétienne, devenait la cible du geste. Perdre du sel était vu comme un mauvais présage, souvent compensé par cette action rituelle.

On retrouve des mentions de ce geste dans des traités de magie domestique, dans les archives de confession, et même dans les règles de vie de certains couvents ruraux du XVIIe siècle.



# LES MORTS ENTERRÉS FACE CONTRE TERRE

Dans certaines régions d'Europe médiévale, enterrer un défunt face contre terre était un geste rituel destiné à empêcher son retour.

On retrouve cette pratique dans des sépultures déviantes, notamment en Angleterre, en Allemagne ou dans les pays baltes. L'archéologie a mis au jour plusieurs tombes de ce type, souvent associées à des individus perçus comme dangereux, sorciers présumés ou suicidés.

Ce renversement du corps visait à symboliquement détourner l'énergie du mort vers la terre, et non vers les vivants. Les registres ecclésiastiques, quant à eux, gardent souvent le silence sur ces inhumations considérées comme marginales, mais les découvertes archéologiques les confirment.



# L'USAGE DU PLACENTA COMME TALISMAN

Dans certaines traditions populaires européennes, le placenta n'était pas seulement un déchet biologique. Il pouvait être séché, conservé, enterré sous le seuil de la maison, ou même utilisé comme amulette protectrice pour le nouveau-né.

En Hongrie, en Allemagne ou dans les campagnes françaises, des rituels étaient associés à sa mise en terre afin de protéger l'enfant des maladies ou des mauvais esprits.

Des récits ethnographiques du XIXe siècle évoquent aussi l'usage de fragments de placenta dans des potions ou suspensions médicinales, parfois mêlés à des prières ou incantations chrétiennes. Bien que ces pratiques aient été marginales, elles sont suffisamment documentées pour refléter une vision magique du corps et de la naissance.



# LE SANG MENSTRUEL DANS LES POTIONS D'AMOUR

De nombreux grimoires médiévaux et modernes, ainsi que les traditions orales, évoquent l'utilisation de sang menstruel comme ingrédient dans des filtres d'amour. Dans certains cas, ce sang était mélangé à du vin ou à un aliment destiné à l'amant ou au mari, censé provoquer un attachement irrésistible.

En Italie, en Espagne ou dans le sud de la France, ces pratiques sont documentées dès le XVe siècle dans les archives inquisitoriales, où elles apparaissent parfois comme des accusations lors de procès de sorcellerie.

Le sang menstruel, perçu à la fois comme impur et puissant, occupait une place ambivalente dans l'imaginaire magique, lié aux forces du corps féminin et à la transgression.



# LES POUPÉES PERCÉES... EN PLEIN TRIBUNAL

Des procès de sorcellerie ont parfois fait état de l'usage de poupées de cire ou de tissu, transpercées d'aiguilles, pour nuire à une personne ciblée.

Ce type de magie sympathique, consistant à blesser une effigie pour affecter la personne représentée, est attesté dans de nombreux cas, notamment en Écosse, en France et en Italie. Le procès des sorcières de Triora (Italie, 1587) mentionne l'usage de figurines percées pour provoquer des maladies.

En France, les archives du parlement de Toulouse au XVIIe siècle enregistrent des cas où ces poupées étaient apportées comme preuve devant les juges. Ces objets étaient souvent dissimulés dans des lieux isolés ou sacrés pour en renforcer l'effet.



# L'EAU BÉNITE CONTRE LA CONSTIPATION

Si l'eau bénite servait principalement à chasser les démons ou à sanctifier les lieux, des témoignages populaires et ecclésiastiques rapportent son usage dans des contextes plus inattendus, comme celui des troubles digestifs.

Dans certaines régions rurales d'Italie et d'Espagne, l'eau bénite était consommée ou utilisée en lavement pour lutter contre la constipation ou les douleurs abdominales, avec des prières spécifiques.

L'idée reposait sur la conviction que certaines douleurs corporelles provenaient d'un envoûtement ou d'un déséquilibre spirituel. Les registres de confesseurs, les traités de superstition et les recueils de remèdes du peuple en témoignent encore au XVIIIe siècle, bien que cette utilisation ait souvent été condamnée par l'Église.

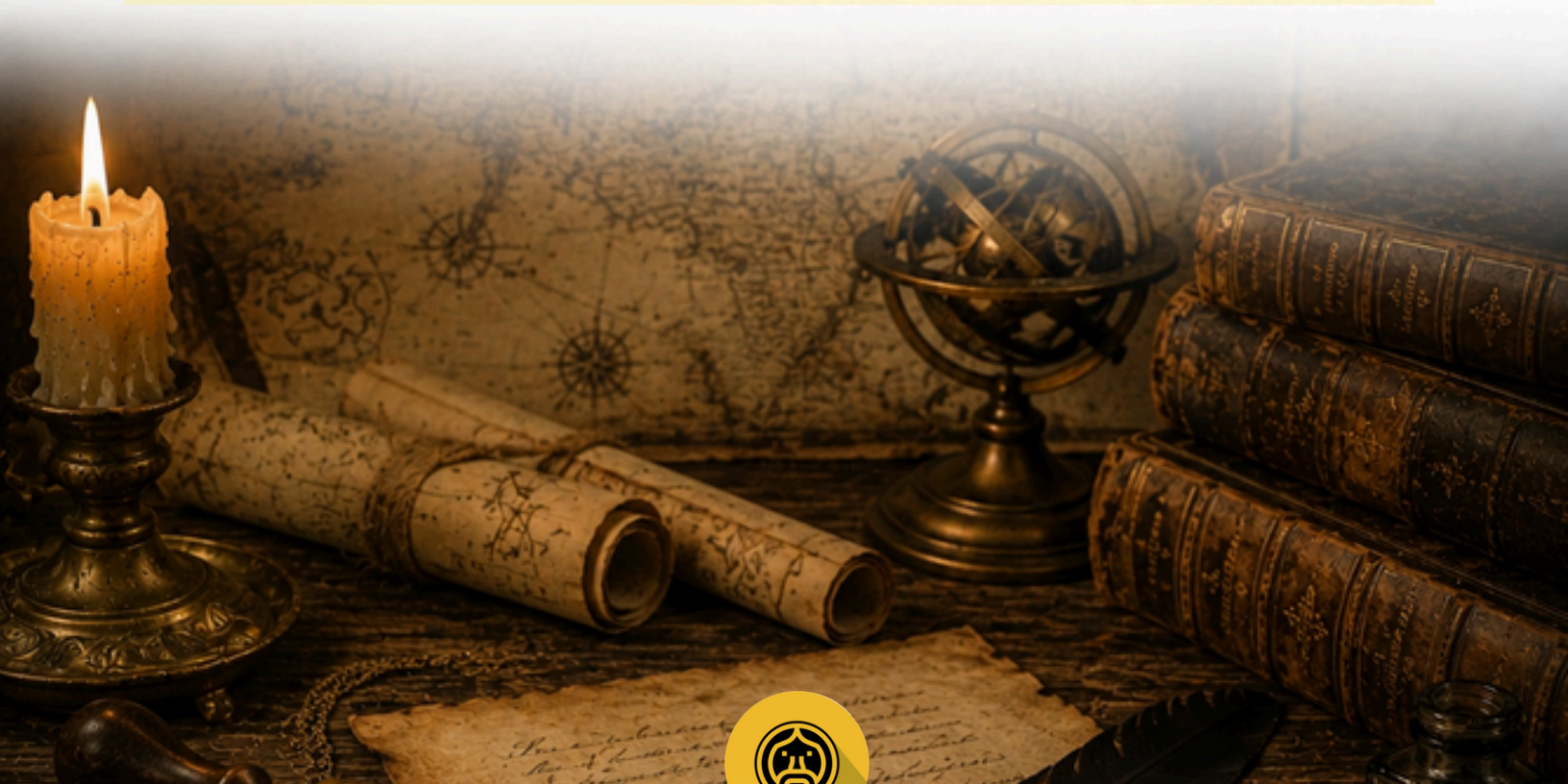


# LES ONGLES BRÛLÉS POUR ÉLOIGNER LES DÉMONS

Dans certaines régions d'Europe, notamment dans les campagnes germaniques et dans les Balkans, on croyait que brûler les ongles d'une personne, en particulier ceux d'un enfant ou d'un défunt, empêchait les forces maléfiques de s'en emparer.

Ce rituel était censé empêcher le retour du mort sous forme de revenant ou bloquer les esprits démoniaques attirés par les fragments corporels.

Des manuels de superstition du XVIIIe siècle, comme ceux rassemblés en Bavière ou en Transylvanie, mentionnent la crémation des ongles, cheveux ou vêtements comme geste prophylactique contre la possession.



# L'ENFANT NÉ AVEC UNE DENT : PORTEUR DE MALHEUR

Dans les traités médicaux médiévaux et les chroniques populaires, un enfant né avec une dent, phénomène rare mais réel, était souvent vu comme un présage inquiétant.

En France, en Italie ou en Angleterre, on considérait que ces nouveau-nés portaient un signe de destin tragique ou de sorcellerie. Parfois perçus comme futurs magiciens, monstres ou saints selon les contextes, ils faisaient l'objet de récits extraordinaires.

Jean de Gaddesden, médecin anglais du XIV<sup>e</sup> siècle, mentionne dans son *Rosa Anglica* des précautions à prendre dans ces cas, et des récits folkloriques associent ces enfants à des catastrophes à venir.

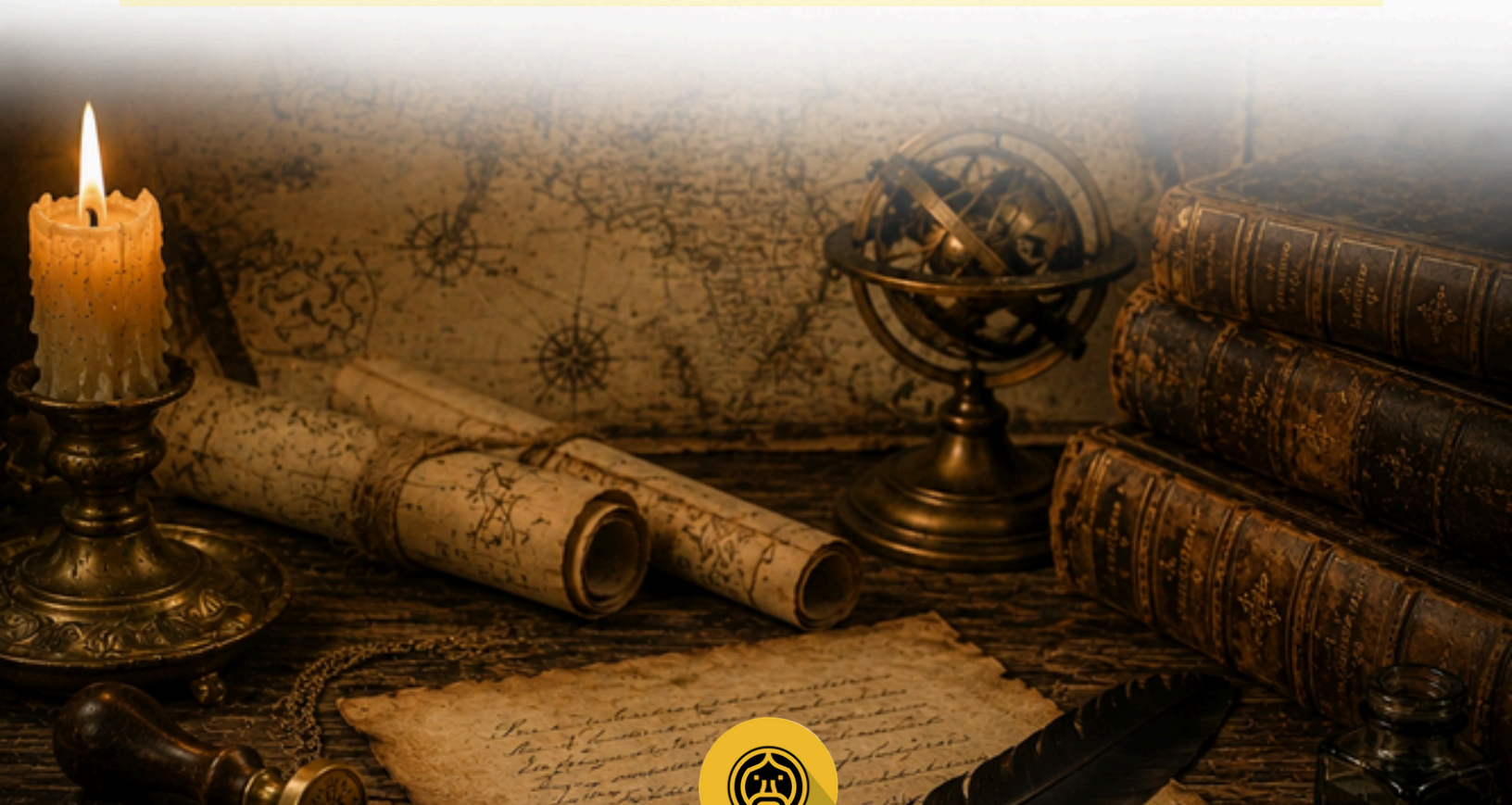


# LES PRIÈRES ANTI- MASTURBATION

Au XIXe siècle, dans le contexte d'une médecine morale et religieuse fortement influencée par les théories d'auteurs comme Tissot, des prières spécifiques étaient parfois prescrites à des jeunes gens pour résister à la "tentation solitaire".

Certains manuels d'éducation religieuse, notamment dans les internats catholiques de France ou d'Italie, proposaient des invocations à la Vierge ou à des saints réputés pour leur pureté.

Ces prières s'inscrivaient dans un arsenal plus large comprenant camisoles de nuit spéciales, punitions, et dispositifs mécaniques visant à réprimer l'acte jugé dangereux pour la santé et l'âme.



# LA DIVINATION PAR LES INTESTINS D'OIE

L'extispicine, ou lecture des entrailles, était une pratique divinatoire ancienne encore évoquée à l'époque médiévale dans certaines régions rurales d'Europe.

Bien qu'associée à la Rome antique et aux augures étrusques, des formes tardives subsistèrent dans le folklore germanique et celtique, où l'on examinait les intestins ou le foie d'animaux sacrifiés, parfois des oies ou des agneaux, pour prédire l'avenir, notamment lors de fêtes agricoles.

Des textes folkloriques alsaciens et écossais du XVIIIe siècle rapportent encore des témoignages de cette pratique, perçue comme archaïque et superstitieuse par les élites religieuses.



CHAPITRE 5

LUXE, PLAISIRS  
& DÉCADENCE  
À LA COUR



# LE ROI QUI ROTAIT PENDANT LES SERMONS

À la cour d'Espagne des Habsbourg, les normes de bienséance n'étaient pas universellement rigides selon les contextes.

Des chroniqueurs étrangers relatent qu'il arrivait à certains souverains, comme Philippe II, de ne pas se retenir de roter discrètement après les repas, y compris lors d'audiences ou d'office religieux.

Ce comportement, loin d'être généralisé ni volontairement provocateur, reflète un rapport au corps encore ancré dans les coutumes médiévales, où le contrôle des fonctions corporelles ne revêtait pas toujours une signification morale.



# LES FLATULENCES DE NAPOLÉON

Le docteur Barry O'Meara, médecin personnel de Napoléon à Sainte-Hélène, rapporte dans ses mémoires que l'Empereur souffrait de problèmes intestinaux récurrents.

Souvent sujet à des coliques et à une digestion difficile, il n'était pas rare qu'il émette bruyamment des gaz, notamment durant ses longues journées de reclusion.

Ces troubles étaient probablement liés à une gastrite chronique ou à un ulcère, aggravés par le stress, les traitements au calomel et les habitudes alimentaires sur l'île.



# L'ENFANT ROI QUI DORMAIT ENTRE DEUX VIEILLARDS

À la cour de Bourgogne comme dans d'autres maisons royales d'Europe, les jeunes princes étaient entourés de précepteurs, nourrices et serviteurs chargés de leur éducation et de leur sécurité.

Il était courant qu'un enfant royal dorme dans la même chambre, voire dans le même lit, que des adultes veilleurs. Cette proximité nocturne était censée protéger l'enfant et renforcer sa formation morale.

Bien que l'image de Charles le Téméraire couché entre deux vieillards soit davantage une formulation tardive ou symbolique, elle s'inscrit dans des pratiques éducatives avérées au XVe siècle.

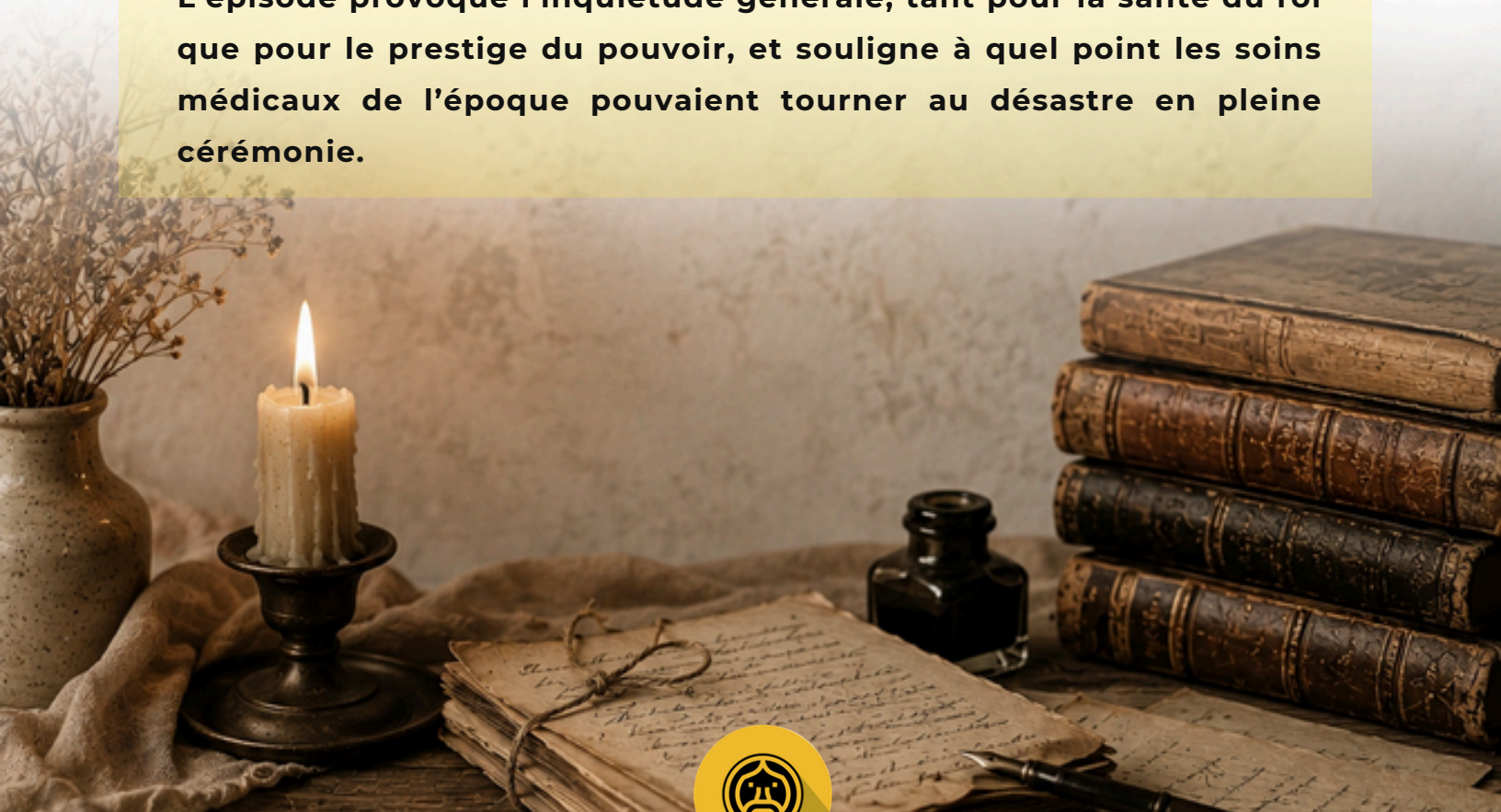


# QUAND LOUIS XIV S'ÉVANOUIT.. À CAUSE DE SON PROPRE LAVEMENT

En 1686, Louis XIV souffre de douleurs abdominales chroniques et subit des traitements réguliers, dont des lavements, très en vogue à la cour. Ce jour-là, son médecin personnel, Antoine d'Aquin, lui administre un lavement particulièrement puissant juste avant une audience officielle.

Le roi, affaibli et gêné par des crampes violentes, tente de maintenir son rang, mais finit par s'effondrer, inconscient, dans son fauteuil. La scène est rapportée dans les journaux de la cour, et dans des lettres échangées entre le duc de Saint-Simon et d'autres membres de l'aristocratie.

L'épisode provoque l'inquiétude générale, tant pour la santé du roi que pour le prestige du pouvoir, et souligne à quel point les soins médicaux de l'époque pouvaient tourner au désastre en pleine cérémonie.



# LES RÈGLES DE MARIE-ANTOINETTE EXPOSÉES EN COUR

Le cycle menstruel de Marie-Antoinette faisait l'objet d'un intérêt soutenu de la part de la cour, tant son rôle d'épouse du dauphin était associé à l'enjeu dynastique.

Des membres de son entourage, notamment Madame de Noailles, surveillaient et rapportaient tout signe de sa fécondité.

Si ses règles n'étaient pas visibles ou exposées physiquement, leur survenue était commentée et parfois retranscrite dans la correspondance privée ou les journaux de la Maison royale.

Cette vigilance s'intensifia après plusieurs années de mariage sans grossesse.

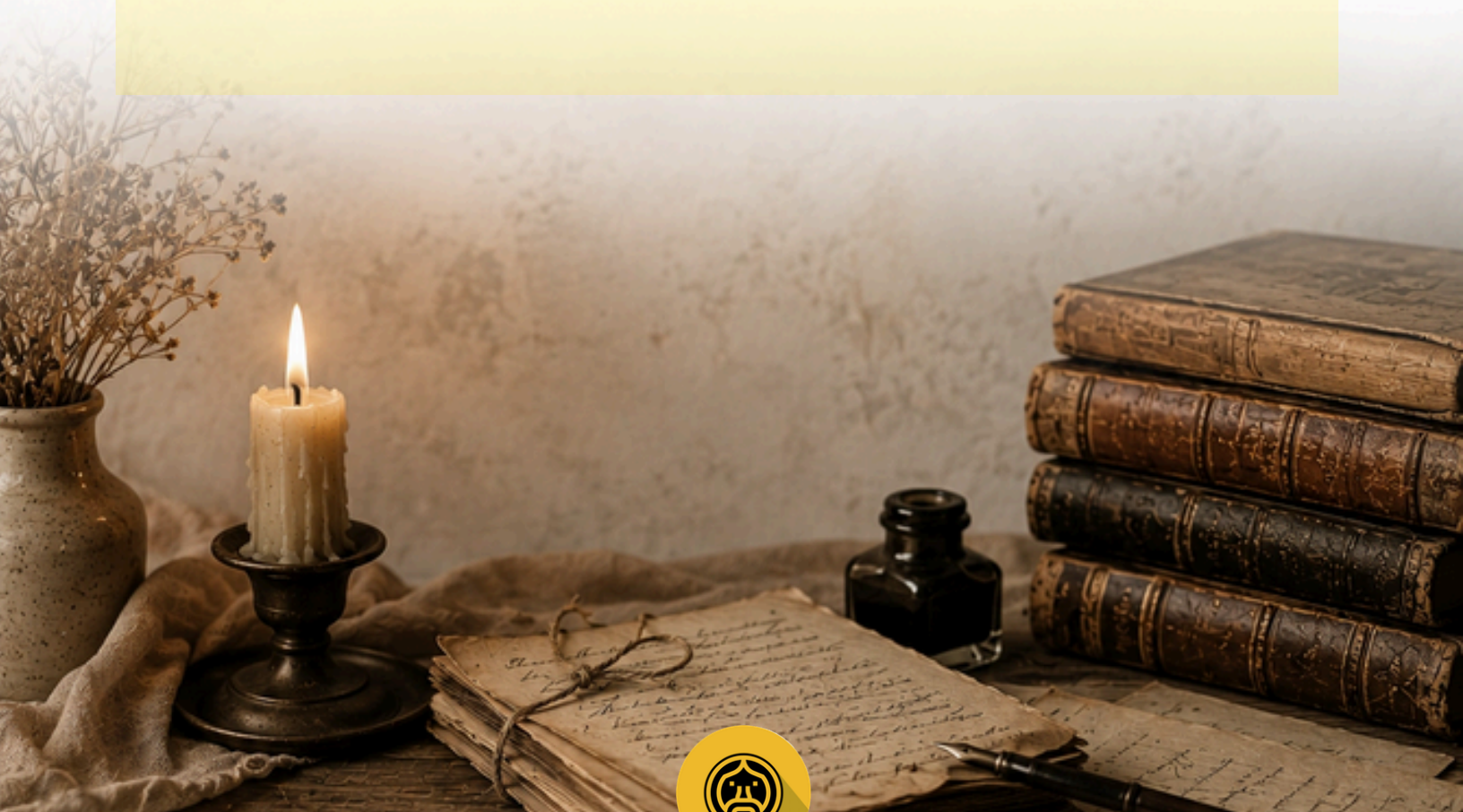


# L'USAGE TRÈS POLITIQUE DE LA "PETITE VÉROLE"

Sous l'Ancien Régime, la variole, surnommée "petite vérole", n'est pas qu'une menace sanitaire : elle devient un marqueur social et un levier politique.

Quand Louis XV contracte la maladie en 1774, la cour est figée dans l'attente. Certains courtisans espèrent sa mort pour accélérer leur ascension. On murmure même que certaines alliances sont nouées dans les antichambres du château, pendant que le roi agonise.

La maladie devient ainsi un élément central du jeu de pouvoir, chaque crise de santé d'un monarque redéfinissant l'équilibre des faveurs et des héritages.



# LES POSTILLONS EMPOISONNÉS DANS LES BALS MASQUÉS

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les bals masqués à la cour étaient des lieux d'intrigues et de dangers. Des rumeurs persistantes évoquent l'usage de parfums ou de poudres empoisonnées, soufflées volontairement sur des rivaux.

Les "postillons empoisonnés", produits à base d'arsenic, de mercure ou d'essences toxiques, étaient parfois dissimulés dans des éventails ou des mouchoirs. Le marquis d'Argenson évoque dans ses mémoires une noble empoisonnée ainsi à Versailles.

Rien ne permet de confirmer un assassinat réussi, mais les craintes étaient suffisamment sérieuses pour que certains médecins recommandent de se méfier des effluves inconnus.



# LA LANGUE DES COURTISANS : PARLER SANS RIEN DIRE

À Versailles, la parole est un instrument de pouvoir, mais aussi de survie. Les courtisans développent un langage codé où il faut flatter sans paraître obséquieux, critiquer sans jamais nommer, et s'exprimer en phrases creuses mais élégantes.

La moindre faute de ton peut coûter une faveur ou une place. Dans ses Mémoires, Saint-Simon décrit cette langue comme "une vapeur de mots sans substance, mais saturée d'ambition".

Ce langage raffiné mais vide devient un art à part entière, étudié par les aspirants au pouvoir et moqué par les philosophes des Lumières.



# LA REINE QUI ACCOUCHAIT ENTOURÉE DE 200 PERSONNES

Lorsque Marie-Antoinette met au monde son premier enfant en 1778, la scène est publique. Par tradition, la naissance d'un héritier doit être attestée par les grands du royaume pour éviter toute substitution d'enfant.

Résultat : plus de 200 personnes, selon les témoins, assistent à l'accouchement, entassées dans la chambre royale, certains montant sur les meubles pour mieux voir. Le roi Louis XVI est présent, debout à la tête du lit.

Cette promiscuité extrême met en danger la santé de la mère et de l'enfant, mais elle répond à une exigence politique de transparence dynastique.

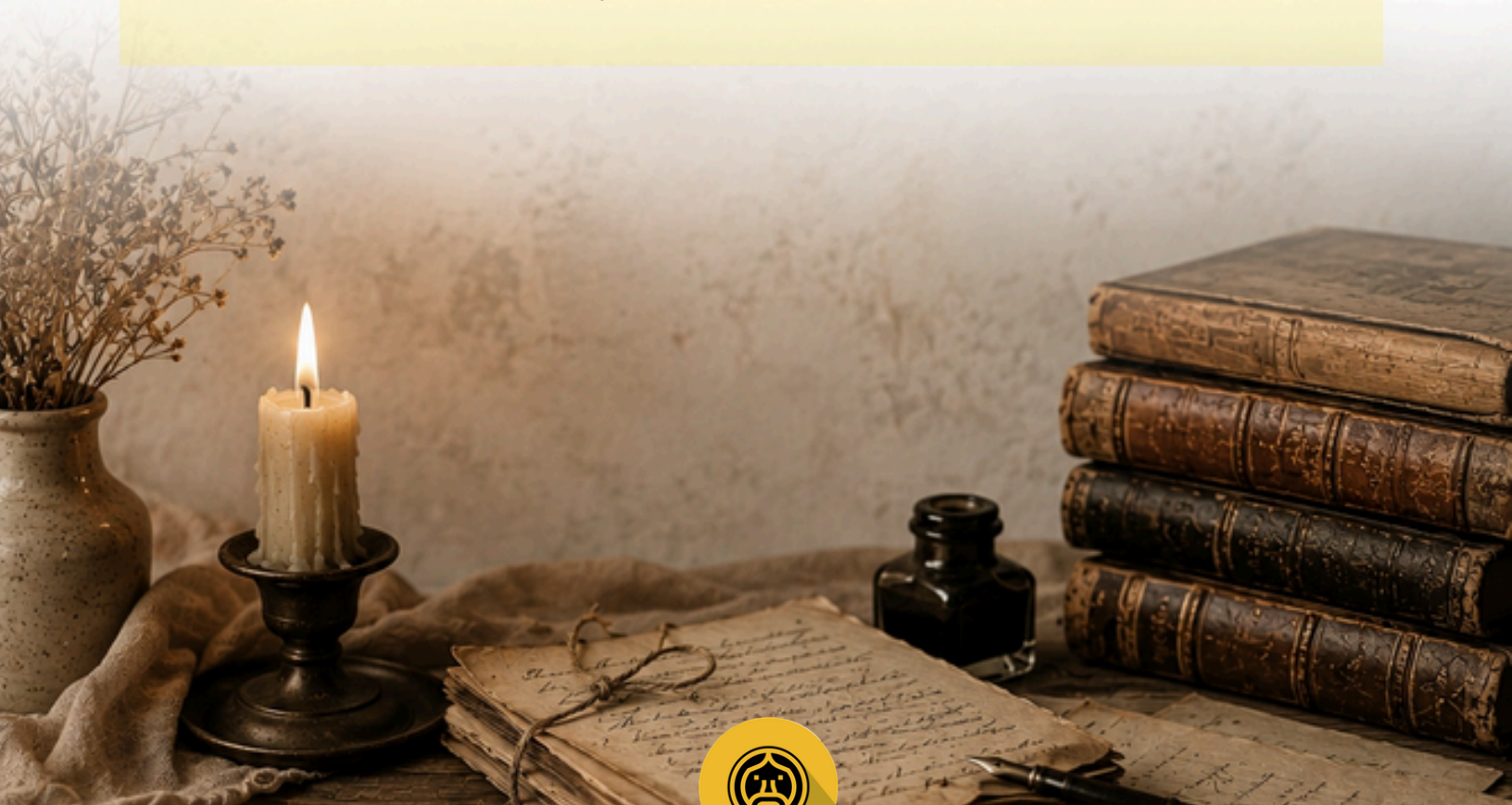


# LE ROI CHARLES VI TRANSPORTÉ DANS UNE CAGE DE FER

Vers la fin de son règne, Charles VI de France (1380–1422), surnommé « le Fol », connut des épisodes de démence sévère. Lorsqu'il quittait le palais pour se rendre à d'autres résidences, on raconte qu'il devait parfois être transporté dans une cage de fer afin d'éviter qu'il ne se blesse ou ne tente de fuir.

Ce dispositif, attesté dans les chroniques de l'époque comme celles d'Enguerrand de Monstrelet, était une mesure de contention exceptionnelle, révélant l'ampleur de sa maladie mentale.

L'entourage royal tentait de préserver les apparences tout en maintenant un contrôle strict sur le roi, dont les crises mettaient en péril la stabilité du royaume.

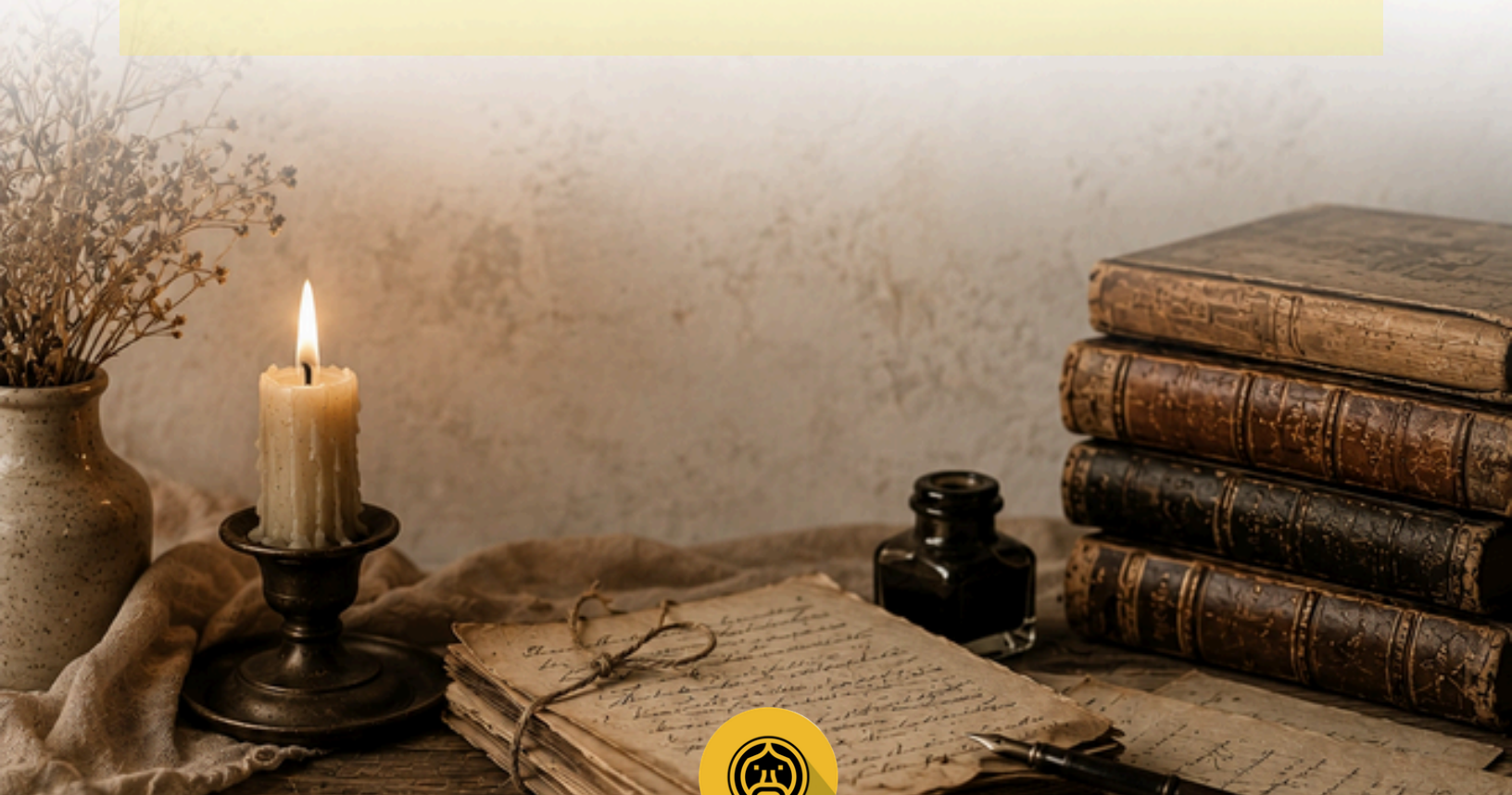


# LE PARFUM À LA CIVETTE, TRÈS EN VOGUE À VERSAILLES

À la cour de Versailles, les parfums à base d'essences animales faisaient fureur, en particulier ceux contenant de la civette, une sécrétion extraite des glandes d'un petit mammifère africain.

Cette matière, à l'odeur musquée très forte, était utilisée pour fixer les senteurs florales et leur donner de la tenue. Jean-Louis Fargeon, parfumeur attiré de Marie-Antoinette, en utilisait régulièrement dans ses compositions.

La civette figurait aussi dans les registres des apothicaires royaux, et les élites la considéraient comme raffinée, en dépit de son origine. C'est surtout au XVIIIe siècle qu'elle atteignit son apogée, au point d'être utilisée dans les flacons les plus prisés de la cour.



# LES REPAS DE SEIZE PLATS ET LES EXCÈS DE TABLE À VERSAILLES

Sous l'Ancien Régime, les repas royaux pouvaient s'étaler sur plusieurs services, chacun comportant douze à seize plats. Le Grand Couvert, cérémonie publique du repas du roi, impressionnait autant par la richesse que par la quantité.

Les mets étaient souvent répétés sous plusieurs formes : viandes bouillies, rôties, farcies. Certains chroniqueurs, comme Saint-Simon, évoquent l'indigestion fréquente chez les courtisans trop zélés.

Si les vomissements volontaires sont attestés dans d'autres cultures antiques, comme à Rome, rien ne prouve qu'ils aient été pratiqués à Versailles de manière courante. L'orgie de mets, elle, est confirmée par les menus conservés dans les archives de la Maison du Roi.

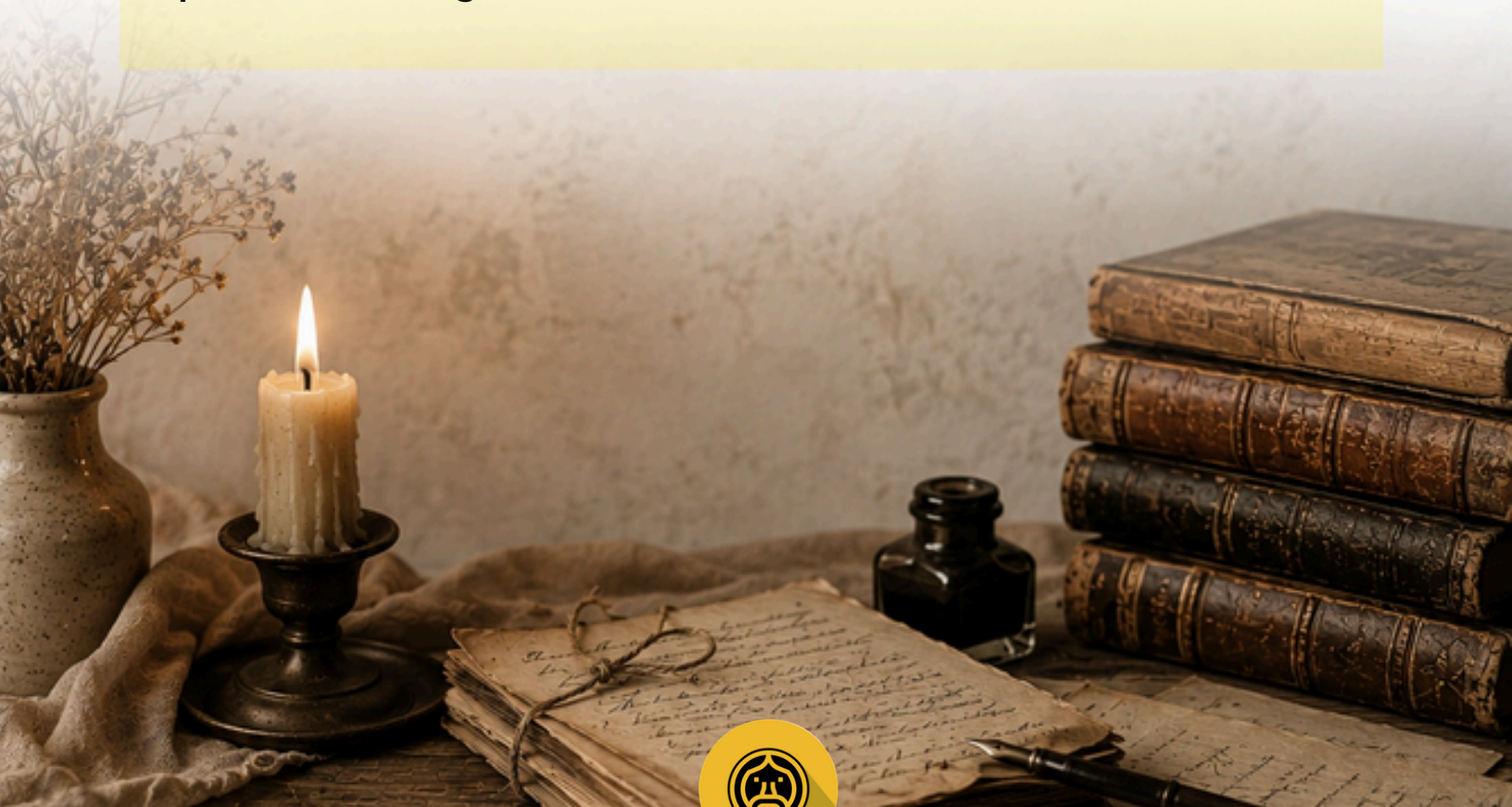


# LE VALET CHARGÉ DE RÉCHAUFFER LES DRAPS ROYAUX

Dans les appartements royaux, la nuit tombée, le rituel du coucher mobilisait tout un cérémonial. Avant que le souverain ne s'allonge, les valets réchauffaient les draps à l'aide de bassinoires remplies de braises.

Dans certaines familles nobles, il arrivait qu'un domestique se glisse quelques instants entre les draps pour les tiédir de son corps, geste attesté dans les récits de voyageurs et les mémoires domestiques.

Cette pratique, bien que rare, témoigne de l'importance extrême accordée au confort du corps royal, surtout en hiver, dans des palais aux murs glacés.



# LES DENTS ROYALES SUBTILISÉES DANS LES TOMBEAUX

En 1793, pendant la Révolution française, les tombes royales de la basilique de Saint-Denis furent ouvertes, les cercueils éventrés et les restes jetés dans des fosses communes.

Dans le tumulte, certains fragments d'os, de cheveux ou de dents furent emportés par des curieux, des profanateurs ou des collectionneurs. La tête d'Henri IV fut conservée dans des mains privées jusqu'à son identification médico-légale en 2010.

D'autres restes, parfois des dents isolées ou des fragments de mâchoire, furent également signalés dans des ventes ou des collections d'antiquaires. Ces morceaux d'histoire circulèrent pendant des décennies, témoignant du fétichisme qui entourait les reliques royales.



# LES COURTISANS QUI EXAGÉRAIENT POUR UN REGARD ROYAL

À la cour de Louis XIV et de ses successeurs, l'étiquette était si stricte que le moindre signe du roi, un regard, un sourire, un mot, pouvait déclencher des débordements spectaculaires.

Certains courtisans pleuraient de joie ou tombaient à genoux. Madame de Sévigné ou le duc de Saint-Simon rapportent des scènes de compétition effrénée pour attirer l'attention du souverain.

Si l'expression "s'arracher les cheveux" est apparue dans le langage familial bien plus tard, elle illustre cependant parfaitement l'hystérie mondaine à l'époque du roi soleil. On vit des nobles dépenser leur fortune, sacrifier leur santé ou rompre des alliances pour rester dans le champ visuel du souverain.

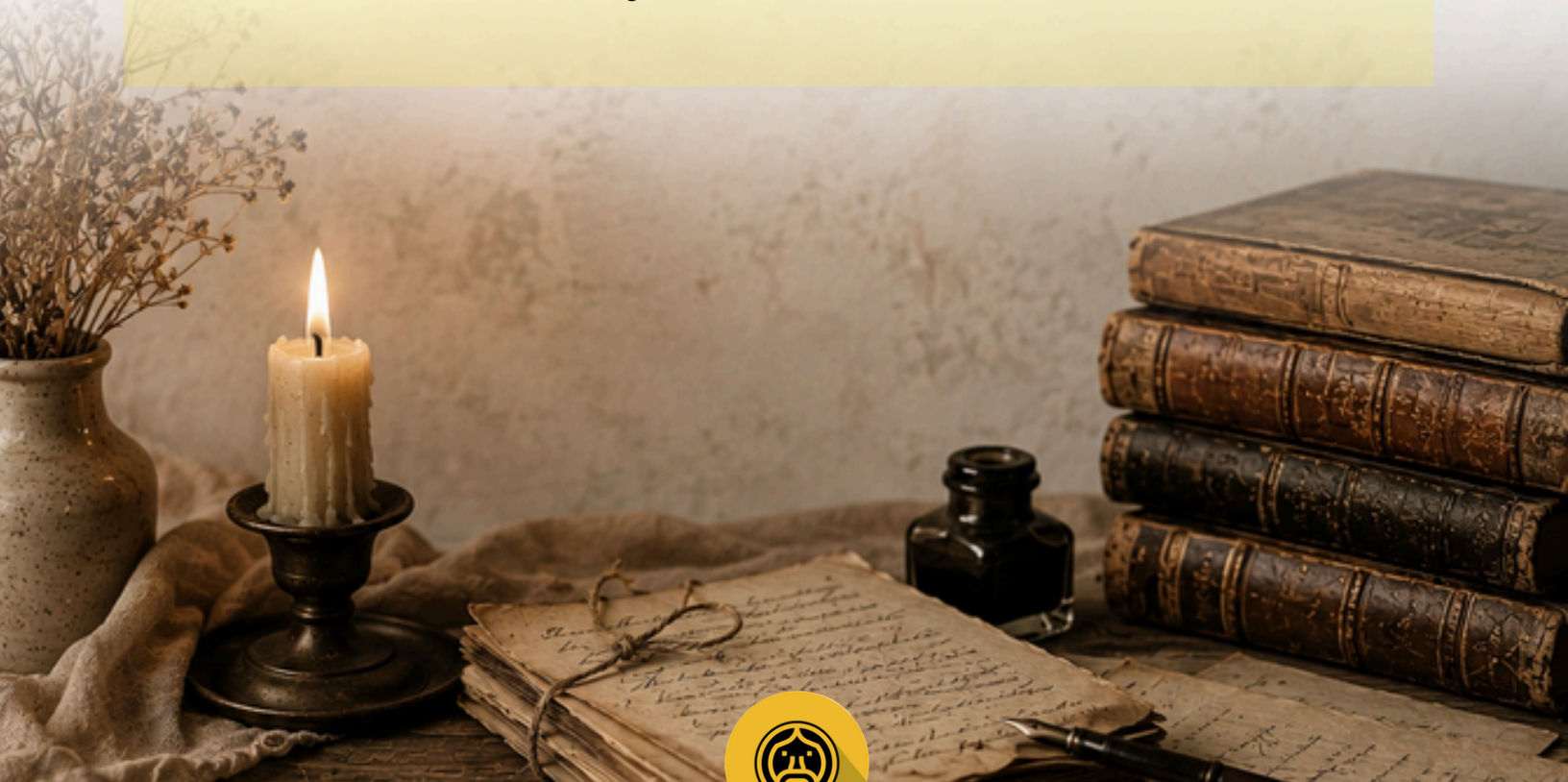


# LA MODE DES POSTICHES PUBIENS À LA COUR

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les perruques étaient partout : sur la tête, mais aussi, selon certains témoignages, sur d'autres parties du corps.

Dans les milieux libertins anglais et français, on évoque l'usage de « merkins », sortes de postiches pubiens portés par les prostituées pour dissimuler les effets de maladies vénériennes ou se conformer à la mode.

Si leur usage reste marginal et mal documenté dans la noblesse française, la pratique est mentionnée dans des archives médicales et manuels d'apothicaires. Le Dictionnaire érotique moderne (1825) y fait référence avec une pointe de moquerie, signalant que certaines dames de qualité auraient adopté l'accessoire pour « entretenir l'illusion de la jeunesse ».



# LE ROI QUI EMPESTAIT L'AIL

Plusieurs témoignages de cour affirmaient que Henri IV avait une haleine particulièrement difficile à supporter.

Le roi adorait l'ail, l'oignon et les plats très épicés, des aliments très appréciés à l'époque, mais l'hygiène dentaire restait extrêmement limitée.

On utilisait parfois des tissus parfumés, des herbes ou du vin pour tenter de rafraîchir l'haleine, sans grand succès.

Certains courtisans racontaient qu'après les repas ou les longues journées de chasse, son souffle mêlé au parfum, au cuir des vêtements et à la transpiration devenait presque légendaire à la cour.

Malgré cela, Henri IV gardait une réputation de roi charismatique, au point que beaucoup supportaient ces odeurs simplement pour rester proches du pouvoir.

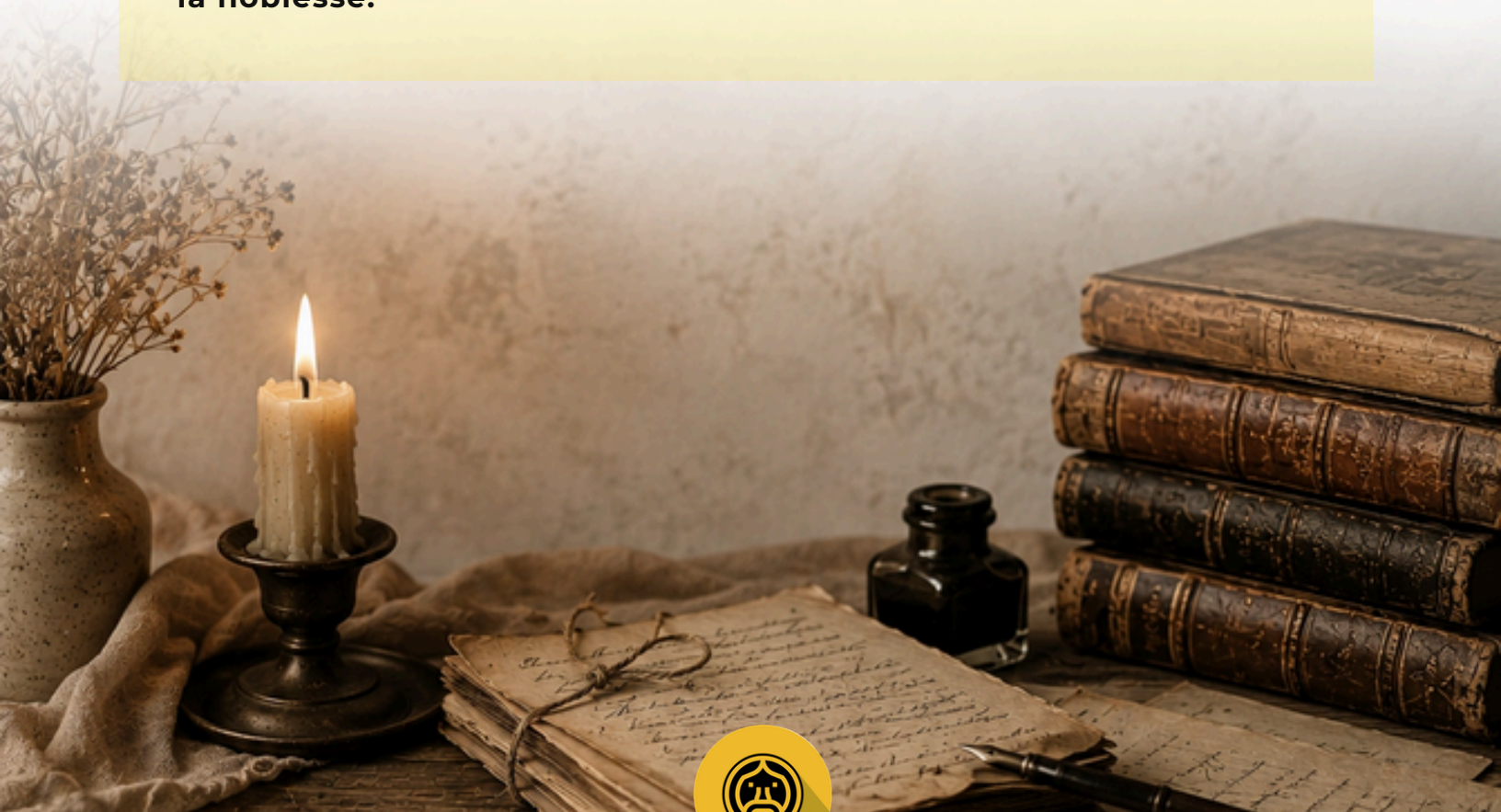


# L'AMBASSADEUR MORT... SUR LE BIDET DE LA DUCHESSSE

Le 14 mars 1771, l'ambassadeur du royaume de Naples, le marquis Doria, meurt d'une attaque foudroyante dans les appartements de la duchesse de Gramont, sœur du duc de Choiseul, à Versailles.

Selon certains de la fin du XVIIIe siècle, il aurait été victime d'un malaise alors qu'il se rafraîchissait dans un cabinet de toilette, sur un bidet, objet encore peu répandu mais déjà apprécié dans les cercles aristocratiques.

La mort soudaine de cet ambassadeur donna lieu à des rumeurs plus ou moins licencieuses, reprises par la presse étrangère, et témoigne de la fascination de l'opinion pour les détails intimes de la noblesse.

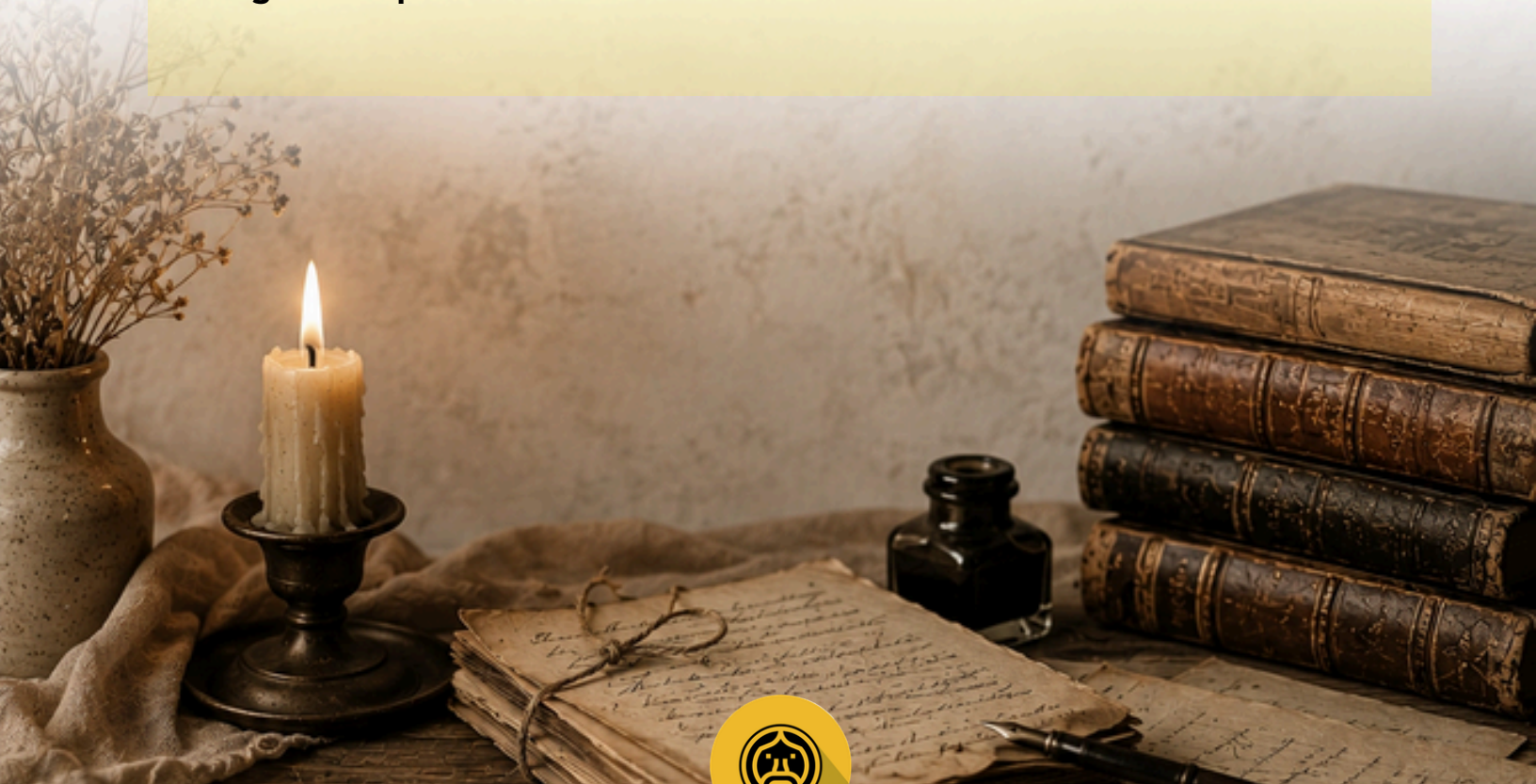


# GUILLAUME LE CONQUÉRANT A EXPLOSÉ PENDANT SES FUNÉRAILLES

Quand Guillaume le Conquérant mourut en 1087, son corps resta plusieurs jours sans véritable embaumement durant le transport jusqu'à Abbaye aux Hommes.

Sous la chaleur, le cadavre commença à gonfler fortement. Pendant les funérailles, les porteurs essayèrent de forcer le corps dans un cercueil devenu trop petit.

Selon plusieurs chroniqueurs médiévaux, le ventre du roi finit alors par éclater brutalement devant les évêques et les nobles présents, libérant une odeur si horrible que certaines personnes quittèrent l'église en pleine cérémonie.



100

# LE ROI FOU QUE PERSONNE NE VOULAIT APPROCHER

À la fin de sa vie, George III sombra progressivement dans de graves crises mentales.

Enfermé durant de longues périodes au Château de Windsor, il parlait parfois sans arrêt pendant des heures et négligeait complètement son hygiène. Plusieurs témoins racontaient que ses vêtements restaient sales pendant des jours et que l'odeur dans ses appartements devenait difficile à supporter.

Les médecins et serviteurs devaient souvent brûler des parfums et ouvrir les fenêtres pour masquer l'air lourd autour du roi vieillissant.



# REMERCIEMENTS

Je remercie les lectrices et lecteurs qui ont pris le temps d'explorer avec curiosité les recoins les plus inattendus du passé. Merci également aux contributrices et contributeurs qui soutiennent financièrement la chaîne Hérodoc sur YouTube et la plateforme Tipeee.

🏛️ Ce livre fait partie de l'univers HÉRODOC, qui partage des récits historiques, drôles, dérangeants ou bien méconnus.

📺 Retrouvez-moi sur YouTube pour des vidéos historiques et immersives.



🔍 YouTube : [HÉRODOC la Chaîne Histoire](#)

✉️ Contact : [herodoc@dr.com](mailto:herodoc@dr.com)

📖 Bibliographie sélective

- Georges Vigarello, *Le Propre et le Sale*, Seuil, 1985
- Jean Verdon, *Les Loisirs au Moyen Âge*, Perrin, 1995
- Michel Pastoureau, *L'Homme et la Couleur*, Seuil, 2005
- Jacques Le Goff, *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Arthaud, 1964
- Norbert Elias, *La Civilisation des mœurs*, Calmann-Lévy, 1939

